

H.-B. BREWSTER

L'Ame païenne

PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

L'AME PAÏENNE

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

877

H.-B. BREWSTER

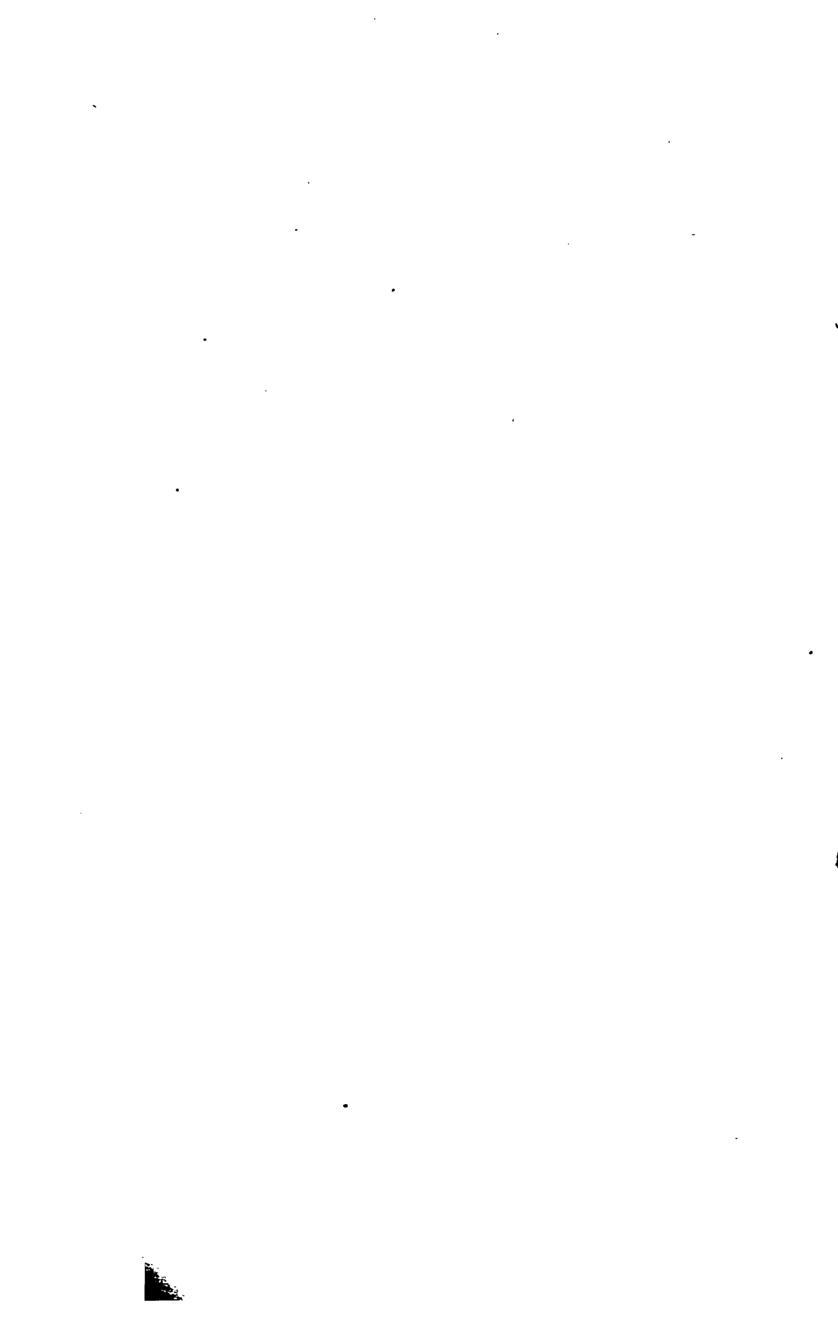
L'Ame païenne



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCMII

INVOCATION



Les gens instruits et sérieux nous ont donné la philosophie, ou les philosophies. On peut affirmer, sans crainte, que ce cadeau n'a pas plu.

Les gens ignorants et sérieux nous ont donné la religion qui a eu et qui a même encore un certain succès. Elle le mérite. La religion n'est pas une non-valeur flagrante comme la philosophie. Elle offre quelque satisfaction au sentiment. Mais une satisfaction bien incomplète. C'est quelque chose qu'un autre monde où le juste entrera dans l'immortalité ; et non seulement le juste mais le pécheur pourvu qu'il s'incline et qu'il adore ; c'est quelque

chose mais c'est peu, parce que cette immortalité ne concerne qu'une faible partie de son être, parce qu'elle est future et non actuelle, enfin parce qu'elle n'est promise, du moins sous un aspect aimable, qu'à une minorité.

Il était réservé aux esprits ignorants et légers de comprendre que ce monde est déjà l'autre monde, que nous sommes dès à présent en possession de l'immortalité, qu'elle n'est ni l'apanage d'une classe d'hommes, ni la récompense d'un ordre spécial de sentiments ou d'actions.

Ils ne nous ont donné ni philosophie ni religion, mais c'est grâce à eux que le monde est habitable, et si les gens instruits et les gens sérieux parviennent à vivre c'est qu'ils oublient, à chaque instant, leur instruction et leur sérieux. Ignorants à contre-cœur et légers malgré eux, ils se tirent d'affaire, un peu moins bien

que les autres, mais tellement quellement, par les énergies qu'ils renient et en dépit des infirmités qu'ils affectent. L'histoire de l'humanité pourrait porter ce sous-titre : Annales de la déconfiture des bien pensants.

Muse de l'Amnésie, fais-moi tout oublier, toute leur philosophie, toute leur morale, toute leur politique !

Muse de l'Inconséqunce, protège-moi contre mes vieux péchés; brouille ma clarté, confonds ma logique, arrache-moi à tout système; pousse-moi à me contredire afin que je sois simple et vrai !

Sœurs divines et chéries, maîtresses des deux crépuscules, épaississez mon ignorance, donnez des ailes à ma légèreté !

CHAPITRE I

DE LA DESTINÉE

La littérature passe sous silence les croyances de la multitude.

Cela peut sembler étrange en un siècle démocratique ; mais la multitude ne lit pas : l'écrivain n'a donc pas à tenir compte de ses façons de voir. En homme avisé il s'occupe exclusivement des goûts de sa clientèle qui est la bourgeoisie militante. L'être qui lit est un être à thèses ; et le peuple n'a pas de thèses. Il a des proverbes. Il dit blanc et noir sans se soucier de la contradiction. L'homme enclin à coordonner ses opinions, l'homme intellectuellement centralisé, est bourgeois ou en

mue de bourgeoisie; il est sorti ou va sortir des rangs et s'il se met à écrire ce n'est pas la façon de sentir de ceux qui y restent qu'il nous racontera, mais bien la sienne, qui l'en sépare.

Les gens de vrai loisir ne pensent pas non plus comme on pense dans le Tiers. Ils ne vont pas, le cou roide et les muscles tendus, vers un but désiré. Ils flânent. Ils sont détachés, et leur nonchalance dépend bien moins des satisfactions qu'ils peuvent s'accorder que du peu de prix qu'ils y attachent. Les gens de loisir et les gens de peine se ressemblent en ce qu'ils sont émancipés de l'espérance. Ils ont le calme, les uns par assouvissement, les autres par misère, et ils s'accommodent d'une vie dont il n'y a rien de plus à attendre que ce qu'elle donne à toute heure. Ils acceptent ce qui est. Si demain est pareil à aujourd'hui, il faut que je trouve aujourd'hui tolérable

ou je me jette à la rivière. Jusqu'à présent le peuple, pris en gros, ne s'est pas jeté à la rivière; et il y a encore quelques personnes de loisir qui se sentent à l'aise en ce monde, prennent la vie telle qu'elle est, s'y résignent, s'en contentent et l'aiment sans tricher, je veux dire sans compter sur le Paradis. Elles écrivent quelquefois leurs pensées, mais cela est rare. Lao Tseu s'est donné cette peine. Il ne manquait pas de loisir, n'ayant d'autre occupation que de causer en bateau avec son ami le passeur de bac. Mais c'était un homme jaune et il chantait il y a vingt-six siècles. On ne comprend pas toujours ce qu'il veut dire ; il déroutait déjà ses contemporains ; il se rend compte qu'il doit lui-même leur sembler un dérouté :

« Moi seul je suis calme, mes affections n'ont pas encore germé. Je ressemble à un nouveau-né qui n'a pas encore souri à sa

mère. Je suis détaché de tout; on dirait que je ne sais où aller. Je suis un homme d'un esprit borné, je suis dépourvu de connaissances. Les hommes du monde sont remplis de lumière; moi seul je suis comme plongé dans les ténèbres. Les hommes du monde sont doués de pénétration; moi seul j'ai l'esprit trouble et confus. Je suis vague comme la mer; je flotte comme si je ne savais où m'arrêter. Les hommes de la multitude (lisez du Tiers) ont tous de la capacité; moi seul je suis stupide; je ressemble à un homme rustique. Moi seul je diffère des autres hommes, parce que je révère la Mère qui nourrit tous les êtres. » (Livre I, chap. 20, Trad. Stan. Julien.)

Il ne comptait pas sur un succès de librairie. A son époque, comme aujourd'hui, les écrivains populaires, divisés en factions, arboraient tous, malgré leurs haines réci-

proques, la même devise, formule essentielle du commerce et cri de ralliement du Tiers : Achetez ma panacée, la seule garantie. Donnez la préférence à mon idéal et méfiez-vous de la contrefaçon. Avoir un idéal précis, y tendre de toutes ses forces et le croire supérieur à tous les autres, quoi de plus naturel à l'homme en passe ou en désir de faire fortune? En termes nobles et généraux il façonne son évangile de croyant sur son prospectus d'industriel. Comment s'intéresserait-il aux pensées des pauvres diables qui, assurés d'avoir vécu depuis le commencement des siècles et persuadés qu'ils vivront jusqu'à la fin du monde, puisent dans le sentiment de cette grande durée l'indulgence et le nonchaloir des immortels? Je viens de nommer les trois quarts du genre humain; quantité négligeable en littérature.

Je sais bien, moi, prolétaire, que je

n'améliorerai guère ma position. Nous sommes des centaines de millions qui, de tout temps, menons la vie précaire. Quelques jours de malechance ou quelques mois, et l'indigence qui rôde sans cesse à nos talons nous mettra au collet la main dont les doigts ne se desserrent plus. On nous parle de caisses d'assurance et de retraite. Soit; après un demi-siècle de labeur j'aurai la sécurité de pouvoir tremper ma soupe chaque soir. J'aurai amélioré ma position, cela est certain. Mais vous êtes bien naïfs ou vous me croyez bien stupide si vous vous imaginez que c'est l'espoir de ce beau résultat qui m'anime au travail et me tient chaud au cœur. J'ai autre chose. Ce n'est pas le Paradis; il est loin et on ne sait pas pour sûr s'il y en a un. Ce n'est pas non plus le bien de l'espèce, dont vous me parlez quelquefois. Qu'elle se réjouisse, l'espèce, si on lui fait du bien; et je veux croire

qu'elle est prodigieusement contente ; mais c'est son affaire et pas la mienne. Maintenant si vous me demandez où je la prends, ma satisfaction, et ce qui nous donne, à moi et à mes camarades, le courage de peiner sans espoir, mais assez gaiement somme toute, j'aurai quelque difficulté à vous le dire.

Naturellement ; le voilà embarrassé comme Lao Tseu. C'est l'homme rustique ; le Sans-Thèse. Il ne tend particulièrement en aucune direction et si son âme se développe c'est à la façon de ces rides qui s'étendent en cercles concentriques à la surface de l'eau. Vous lui demandez où il va et il se tait, parce qu'il est très difficile de nommer à la fois toutes les directions et le mouvement et le repos. Un mot seul y parvient : le mot Destinée, symbole d'un geste qui fait le tour de l'horizon et n'exprime ni espoir ni regret.

C'est le sentiment de la prédestination qui met le calme au cœur de l'homme. Ne demandez ni à celui qui veille, ni à celui qui dort : « A quoi bon? » En dernière analyse, il n'y a qu'une réponse possible, la même que donneraient les chevaux que nous attelons, les chiens que nous menons à la chasse, et les bœufs que nous poussons à l'abattoir : il faut. Il faut vivre, il faut s'amuser, il faut souffrir, il faut faire comme on voudrait et comme on ne voudrait pas, il faut aimer, il faut mourir. D'obscures nécessités nous gouvernent à toute heure, depuis avant notre naissance jusqu'après notre mort, comme si nous étions les animaux domestiques — favoris ou souffre-douleurs — d'êtres supérieurs que nos sens imparfaits ne nous permettent pas de distinguer. Et l'homme enviable est celui qui reçoit en naissant, ou qui acquiert petit à petit, l'intuition de cette au-

torité occulte. En l'acceptant il recouvre sa liberté, c'est-à-dire le privilège de consentir. Il devient comme un acteur qui joue son rôle, quel qu'il soit, avec le naturel qui est de bon aloi au théâtre, le naturel de la conviction artistique, non celui de l'infatuation. Il n'est pas dupe de son rôle ; il ne vit pas entièrement sur les planches ; il ne couche pas dans son manteau d'écarlate ou ses haillons de mendiant ; il a une chambre en ville, dont il n'est pas question sur la scène ; il a sa place au soleil et sous les étoiles. Le vrai drame de la vie se passe dans les profondeurs de son être où l'époque et le lieu et la fabulation de la pièce représentée au théâtre, ne comptent pour rien, parmi des sensations pleines de joie ou d'horreur qui résument un passé très antique et renferment un avenir illimité — avertissements secrets et impérieux de l'univers ; ce sont eux qui le

mènent; il fait ce qu'il a à faire. Ne vous étonnez plus de son insouciance dans votre petite comédie sociale.

CHAPITRE II

L'AME FATALISTE

Mes voisins les ambitieux, que j'aime et que j'admire à certains égards, s'irritent de l'éloge du fatalisme. C'est à leurs yeux une vertu d'esclave, si tant est que ce soit une vertu ; c'est le refuge des faibles, l'aveu de la défaite, et rien ne leur semble plus lamentable qu'une vie sans volonté ni espoir. Ils ne comprennent pas la résignation joyeuse et active ; ils n'ont aucune idée d'une persévérance impersonnelle. J'aime leur jeune ardeur, mais assurément quelque chose a dépéri en eux ou ne s'est pas encore éveillé : ils n'entendent pas le message des heures distraites ; ils semblent ignorer complètement tout ce qu'ils ne savent

pas complètement. Leur Moi occupe exactement l'espace qu'éclaire le plein jour de la conscience lucide; une ligne nette l'arrête brusquement, et au delà il n'y a plus rien d'eux, c'est autrui, c'est autre chose. Cela donne aux images qui occupent leur cerveau un curieux relief et à tous leurs désirs une âpreté extraordinaire. Ils attachent aux aventures de leur conscience une importance extrême; elle est le mince radeau qui les sépare du néant, et qu'elle se dissolve dans la mort ou qu'elle s'élève au ciel ou descende dans l'enfer, ils n'ont autre chose à quoi s'intéresser qu'elle et ses vicissitudes, le radeau et ce qui se passe à bord du radeau. Ajoutez, si vous voulez, la chose publique — la flottille des petites surfaces conscientes ballottées sur le néant.

C'est peut-être ainsi qu'il convient de sentir; peut-être ne nous dégageons-nous

du limon qu'à la condition de nous amincir en pellicules hyperesthésiées. Il se peut. Je sais seulement que je ne sens pas ainsi; je ne suis pas dégagé du limon; pareil à douze ou treize cents millions d'êtres humains sur le milliard et demi qu'on dit que nous sommes, je n'atteins pas à la dignité de pellicule; je ne suis pas hyperesthésié; tout semble également de droit divin dans mon âme assez vague; je ne tiens pas énormément à réussir, et ne me représente pas clairement ce que cela veut dire; peut-être ai-je réussi; peut-être suis-je un vaincu; c'est une nuance qui m'échappe; et en tout cas il serait inconvenant que je m'étonnasse.

Quand mes voisins ambitieux disent «Moi», il me semble que le canon tonne; un jet de lumière éblouissante parti de je ne sais où tombe sur eux et les détache à l'emporte-pièce du tableau; ils surgissent

magnifiques et panachés au milieu des solitudes grises, et je crois voir la Grande Armée faisant le vide autour d'elle. Seulement je me demande si ce ne sont pas des soldats de plomb caracolant sur une nappe que la bonne va tout à l'heure jeter au panier, de petites poupées faites à l'image de grandes personnes et ainsi réduites afin de pouvoir tenir ensemble sur un tréteau minuscule, juste au-dessous de la lampe.

Quand je dis *moi*, rien ne tonne et personne ne fait jouer la lumière électrique. Il y a bien un point plus fortement éclairé que les autres et c'est peut-être de lui que je parle, mais c'est peut-être aussi de la pénombre qui l'entoure et peut-être de la nuit dans laquelle celle-ci se fond ; on ne m'a pas découpé à l'emporte pièce ; je ne suis pas forcément au centre du tableau, j'y suis également répandu, je le pénètre, je l'outrepasse. La bonne peut tirer la

nappe et emporter la table si elle veut; cela n'atteint que ma surface. Mes petits soldats de plomb, car j'en ai, m'amusent ou me préoccupent; nous avons ensemble des triomphes et des déboires; je ne les prends pas tout à fait au sérieux. Quelle est cette comédie de poupées? Elle est curieuse, mêlée de larmes et de rires; je la regarde sans ennui. Mais vous me dites que c'est moi, que c'est toute ma vie, tout ce que j'ai et tout ce que je suis, la chose grave par excellence, la chose solennelle et irréparable. Je regrette de n'être pas de votre avis, mais vraiment je ne sens pas ainsi. J'ai, mais je n'ai pas furieusement, conscience de mon tréteau. C'est qu'il y tombe sans doute moins de lumière, et vous avez raison; mais il en tombe un peu plus autour, où l'ombre est moins déserte, et je n'ai pas tort.

Je m'intéresse beaucoup à ces Grandes

Personnes dont mes passions, mes aptitudes et mes soucis me semblent des copies en dimensions de marionnettes. Jadis on les appelait les dieux et j'aime assez ce terme vieilli. Appelez-les, si vous voulez, des nécessités statistiques. On pleure sur mon théâtre : soit, je pleurerai; mais je ne me fais pas illusion sur ce que cela veut dire. C'est qu'il faut qu'il y ait en un temps donné un certain nombre de mètres cubes de larmes versées et je suis taxé par les autorités à tel ou tel chiffre, selon mes moyens et les besoins du cadastre. Ou bien il y a grande joie sur le petit tréteau; ce ne sont que festons de roses et chants nuptiaux. Très bien; moi aussi je suis content et je chante Io hymen, hyménée. Mais mon oreille distraite écoute le passage du char divin et mes yeux ravis devinent dans les nuages la silhouette de l'éternelle amoureuse.

Et il en est de même de toutes mes sensations, de toutes mes pensées ; celles-là seules m'intéressent vraiment qui se libèrent du commerce qu'elles peuvent avoir avec leurs voisines sur la scène de la comédie personnelle, s'isolent, descendent du tréteau, grandissent et revêtent le caractère de facteurs permanents. Dès lors, elles n'appartiennent à personne en particulier, pas plus à moi qu'à mon voisin, et comme elles ne sont chez moi que de passage tandis qu'il est propriétaire des siennes, il est riche et je suis pauvre, il vit de ses rentes et moi au jour le jour, prolétaire moral, bohême, vagabond, gueux *sub specie æternitatis*.

Votre œil scientifique a sans doute déjà reconnu la désintégration morale ; cela se rapproche de l'âme du criminel, ou, comme on disait en Galilée, des péagers et des femmes de mauvaise vie. Mon Dieu ! qu'il

fait bon songer que nous sommes presque tous comme cela et que c'est la vraie tradition humaine!

Il ne faut pas trop plaindre ces pauvres. Leur sentiment d'identité intime, cette sorte de cohésion de molécules morales, qui fait dire *c'est moi* et donne à ces mots un sens qu'eux seuls peuvent traduire, vous le croyez anéanti parce qu'il n'embrasse et ne relie plus, comme chez vous, les aventures de la conscience lucide. Il persiste pourtant en dehors de la région lucide, et si par là il échappe à toute description claire, s'il ne peut être analysé, mais seulement, et encore à peine, suggéré par métaphore, il gagne en largeur et en gravité silencieuse plus qu'il ne perd en éclat. Il s'attache à quelque chose de sous-jacent qui est aux aventures de la conscience ce qu'est la configuration du sol aux drames humains qui s'y déroulent à tra-

vers l'histoire. Comment décrirai-je mon moi le plus profond? Il est si pur de toute chair palpitante, de tout désir, de toute crainte et de toute variation, qu'on dirait un emplacement où des générations se succèdent. Et toute pâle, tout abstraite que semble en paroles cette entité topographique, c'est elle qui me domine, c'est devant sa solennité que je me prosterne; je suis, moi, l'éphémère, parce qu'elle me contient, et tout ce qu'elle contiendra sera moi.

Mon âme est un lac d'eau salée dans les rochers, au bord de la mer; et ce que vous prenez pour la durée de ma vie est le temps qui s'écoule entre deux marées. Je suis, et voici que déjà je ne suis plus, car les vagues apportent et les vagues remportent, et ce sont de nouvelles algues et de nouvelles anémones; c'est une nouvelle fraîcheur qui écume au vent. Je ne suis déjà

plus et pourtant je suis encore, car je suis à la fois le flot passager et le cirque de rochers mille fois séculaire qui l'emprisonne pour quelques heures. Une petite âme fluide et légère frissonne dans mon âme de granit. Je l'ai accueillie avec joie, elle et sa crinière de plantes marines et ses coquillages et ses étoiles de mer. Je la vois partir sans douleur; sa place sera prise dès ce soir, et la flore et la faune de demain me seront chères comme celles d'aujourd'hui. Je suis l'éternel spectateur de vos ébats, ô flots qui m'amusez en disant « moi », flots qui roulez et qui voulez. Je ne veux rien et je ne vais nulle part. Je fais partie des rives vers lesquelles vous êtes toujours en marche; je suis une demeure perpétuelle pour les hommes; un point sur la carte où se croisent les chemins des dieux; un abri contre la terreur dans l'espace sans borne; je suis une des places fortes du destin.

Il est vrai que la foule ne l'exprime pas souvent en ces termes. Elle se contente de mots très simples dont on ne sonde pas tout de suite la profondeur. Mais soyez sûrs qu'elle a gardé plus ou moins confusément une sensation perdue par ceux chez qui la petite âme a usurpé le pouvoir : la sensation d'une fatalité particulière dont le contour invariable est notre éternel Moi, et au sein de laquelle nos désirs, nos ambitions, nos jugements ne cherchent à se constituer en unité que parce qu'ils ont perdu conscience de la nécessité qui les circonscrit. Le Moi superficiel est un programme et une cote de toutes les valeurs ; le Moi profond est un adverbe de lieu et l'homme simple le sent comme tel. Ses diverses affections le concernent, mais ne l'entament pas ; c'est quelque chose qui se passe chez lui comme cela pourrait aussi se passer ailleurs. Il accueille, enregistre

et congédie. Il n'est ni garant, ni parrain, ni juge. Il dira aussi facilement « j'ai peur » que « je suis sans crainte ». En réalité, il ne dit *je* que pour abréger, et en place de « celui qui en ce moment est au premier plan dans mon attention ». Il parle à la première personne, mais il sent à la troisième. Il peut avoir honte; il peut être vaniteux ; sa honte et sa vanité sont impersonnelles et pures. Tout est pur chez lui comme chez les animaux ; il échappe à la souillure humaine. Tranquilles ou furieux, ses sentiments sont d'essence universelle ; et il les honore ; il ne se comporte pas envers eux comme un pion distribuant des bons points et des pensums, il ne les classe pas par ordre de mérite ; aussi est-ce eux que nous sentons en lui, et non lui à travers eux.

Tels sont les enfants bien nés et tels nous restons presque tous jusqu'à ce que

la concentration désastreuse se soit faite en nous, qui substitue à notre conscience naturelle de province du ciel, la conscience d'un moi factice, souffreteux, ambitieux, responsable et moral. Le pion surgit et la grâce s'envole. C'est à la rappeler que servent les endormeuses de la responsabilité : la joie divine, la défaite écrasante, l'incurable misère. Sous l'une ou l'autre de ces formes, elles viennent chez la plupart d'entre nous et nous guérissent de notre folie. Nous rentrons dans la réalité et la vie redevient à nos yeux ce qu'elle ne devrait jamais cesser d'être : un conte de fées. Personne ne s'étonne dans les contes de fées, ni le chevalier ni la princesse, ni la grenouille ni le tailleur; ils ne s'émeuvent pas; ils savent que les choses ne sont pas ce qu'elles font semblant d'être; ils en ont vu bien d'autres; les coups de bâtons pleuvent; les têtes

volent, les feuilles mortes se transforment en pièces d'or et les pièces d'or en feuilles mortes. Eux-mêmes ils se métamorphosent à chaque instant et changent de rôle sans sourciller; c'est si simple et cela importe si peu à quiconque a des racines un peu profondes et fait partie pour toujours de la fantasmagorie.

Mais allez donc conter ces choses aux bonnes gens du Tiers. Ils vous diront que vous raillez et que la vie est, au contraire, très sérieuse, très positive; très importante, archi-importante : ce qui est vrai pour le Sans-racines qui, surgi du néant, sent qu'il y va rentrer tout à l'heure. Il est au tir de la foire et il n'a qu'un coup à tirer; il s'agit de bien viser; il faut à tout prix mettre dans le mille et gagner la feuille de macarons. Quand on rentre dans le néant, c'est bien le moins qu'on y rentre avec une feuille de macarons. On comprend qu'il

ait froid dans le dos et que la sueur de l'anxiété lui perle au front. Reste à savoir si jamais sous le soleil on a imaginé une folie plus extravagante que celle d'où naît un pareil sérieux.

CHAPITRE III

DU PROGRÈS

Au fond, il n'y a jamais eu que deux grandes conceptions de la vie, l'une païenne et l'autre doctrinaire. Selon la première, nos désirs sont les signes de forces permanentes — dieux, facultés ou aptitudes, suivant le vocabulaire du jour, se manifestant par notre entremise passagère. Rien si ce n'est ces forces, ne légitime nos divers efforts; tout effort procédant d'elles est prédestiné et absolu en ce sens qu'il porte en lui-même sa cause et sa récompense; nos désirs nombreux et souvent incompatibles se limitent les uns les autres, soit violemment, soit en se faisant des concessions réciproques, parfois en se succédant.

Nous jugeons alors le résultat de ces conflits ou l'effet de ces arrangements; nous approuvons, nous blâmons. Mais l'appréciation raisonnée se surajoute à nos désirs et aux actes qui découlent de nos désirs; elle ne les détermine pas; ils s'élaborent au-dessous de la conscience lucide, avant la formule intellectuelle, comme le langage se crée et se maintient sans le secours du grammairien.

Selon cette conception, la grande vertu est l'esprit de complicité qui nous fait tendre l'oreille afin que les voix les plus délicates en nous soient perçues et honorées aussi bien que les plus bruyantes, et qui nous détache en quelque sorte de nos propres désirs comme de voyageurs dont nous serions l'auberge. La question du but final, du salaire ultime et du bien suprême ne se pose pas; on ne demande pas à quoi bon; on lutte, on jouit, on

souffre, on se résigne ou se révolte parce qu'on a ces divers talents. On vit parce qu'on a le talent de vivre. C'est peut-être le plus humble de tous; il a cependant sa dignité et nous sommes élevés dans le respect de la vieillesse. On meurt pour la même raison. C'est aussi un talent très général; et, ce nonobstant, nous nous sentons astreints, en présence de la mort, comme devant un souverain, à une étiquette particulière.

L'autre conception nous propose un but. Les doctrinaires, comme on sait, ne sont pas d'accord sur la désignation du but. Les uns l'ont mis au ciel, les autres sur la terre. Peu importe. Ils sont d'accord à admettre qu'il y en a un, que nous sommes ou devons être en marche vers lui, que c'est là le progrès, qu'on peut le formuler, qu'on peut en indiquer le chemin, s'y encourager soi-même et y pousser autrui.

A ne consulter que les rapports officiels sur l'état des esprits, on croirait que cette conception de la vie est acceptée par presque tout le monde ; à peine signalerait-on quelques hérétiques, épicuriens frivoles ou fatalistes inertes. Officiellement nous nous tenons debout par la foi au progrès général et l'espoir d'un succès particulier d'un genre ou d'un autre.

C'est une fiction aussi différente que possible de la réalité.

Nous faisons, il est vrai, grand usage de l'espoir à courte échéance; nous nous rendons au théâtre dans l'espoir de nous y amuser: quand nous nous trouvons sur le radeau de la Méduse nous agitons nos mouchoirs dans l'espoir qu'un vaisseau de passage nous verra : j'en conviens. Mais il ne s'agit pas de radeau ou de théâtre, il s'agit de la direction d'une vie entière et de notre ressort dans le travail quotidien.

Ce ressort n'est pas l'espérance; c'est le talent; c'est la disposition et la satisfaction que nous avons à faire emploi de nos aptitudes, humbles ou extraordinaires.

Chaque fois qu'il en est autrement nous retrouvons l'*Ecclésiaste*, l'homme désappointé quel qu'ait été son rêve, le voluptueux, le patriote, le dévot, l'ambitieux; blasé, navré, desséché, aigri; tous déçus, parce que, travaillant sans joie dans l'effort même, ils comptaient pour leur paiement sur un succès qui n'est pas venu ou qui, réalisé, a perdu le prestige qu'il devait à l'imagination. Le désappointement est le même chez celui qui n'a cherché que les satisfactions égoïstes et chez celui qui s'est voué au service d'une cause; car ce n'est pas l'objet, c'est la genèse des désirs qui importe : ceux qui n'ont pas leurs racines bien au-dessous de la conscience, ceux qui naissent de nos jugements, ne sont que des préfé-

rences intellectuelles et ne produisent légitimement que d'autres pensées. Ils suffisent encore sans peine aux petites actions qui ne coûtent guère; n'importe d'où vient l'excitation quand la dépense de force est insignifiante; mais compter sur eux pour la gouverne de la vie et comme mobile des grands efforts, c'est fausser la machine humaine, c'est la pousser systématiquement vers l'hystérie : pensez au crucifix et vous aurez les stigmates. Nos vertus, nos labeurs, nos succès — autant de stigmates si le clou n'est pas entré dans la chair, si la couronne d'épines n'est qu'une vision de couronne. Or que veut, en un mot, la doctrine du progrès? nous enseigner où est le bien et nous y pousser par la considération de ses mérites démontrés; c'est la glorification des stigmates.

« Tu ne compteras pour rien le désir du moment; tu songeras toujours à l'heure

suivante et aux résultats, tu ne te dissiperas pas ; tu resteras maître de toi, tu fonderas une famille ; tu porteras tes économies à la Caisse d'épargne et plus tard tu souscriras aux emprunts de l'Etat ou tu achèteras un lopin de terre ; tu enverras ton fils au lycée afin qu'il soit bachelier ; tu croiras au progrès, tu t'enrichiras et tu serviras ainsi ton pays. »

C'est bien; tout cela est très moral. Beaucoup de paysans et d'ouvriers ont vécu de la sorte et ont bien fait. Leur caractère les y portait naturellement. Si quelqu'un leur a exposé cet évangile pratique ils ont sans doute souri d'aise ; ce n'est pas une exhortation, c'est une chanson qu'ils auront cru entendre — la chanson du rude travailleur, la simple expression de leurs tendances les plus spontanées et de la sagesse telle qu'ils la sentent.

Certes, ils se sont réjouis de leur prospé-

rité et vraisemblablement ils ont cru travailler pour réussir. De même, les jeunes femmes élégantes aiment à croire qu'elles s'habillent avec soin pour plaire à leur ami; la science a démontré que, sans la passion de la toilette, on s'habille comme un épouvantail, quelque tendrement qu'on aime son ami; efforts spasmodiques et chapeaux incongrus, c'est tout ce que provoqueront les beaux yeux de Léandre. Tandis que sans Léandre, au besoin malgré Léandre, on sera mise comme un ange si on a le sentiment du chiffon.

Le travailleur a le sentiment du rabot ou de la charrue. Le désir du moment, tel que ses camarades l'entendent, lui a toujours paru une perte de temps; le cabaret, le jeu de boules, les filles, la politique — balivernes que tout cela; l'outil l'appelle. Le succès c'est Léandre; on y pense, on en rêve, mais qu'il vienne ou qu'il ne

vienne pas on fait de son mieux; on a la vocation. Frustré dans toutes ses espérances le travailleur ne regrettera pas le cabaret et le jeu de boules; il s'étonnera peut-être par moments; aux heures de fatigue il connaîtra une vague tristesse, une ironie douce et détachée; au fond, il ne regrettera rien. Le contentement quotidien l'a fait complice des dieux. L'enseignement le plus dangereux ne saurait lui nuire; on peut croire sans inconvénient qu'on travaille pour le succès quand on a les instincts qui disposent le mieux à l'atteindre et permettent le mieux de s'en passer.

Inoculée à un indolent cette même croyance en fera peut-être un vainqueur dans la lutte, un bourgeois, un rentier. Mieux vaudrait qu'il fût resté gueux; il l'eût été par droit divin. Il n'y a rien d'admirable à se fouetter l'imagination, et le

travail a ses vicieux comme le plaisir. On parlait beaucoup au xve siècle du faux-jaloux ; c'est le faux-actif qui attriste aujourd'hui les regards : c'est le funambule acharné à sa danse dans une destinée de carton peint ; le vainqueur, l'homme sérieux, l'homme pratique, enfoncé dans un rêve plus creux que celui du pire fumeur d'opium.

Il n'y a rien au monde de moins important que de réussir, car les choses qu'on envisage comme désirables entre toutes, ne le sont que sous réserve d'un consentement supérieur. Cela est vrai même de la vie. Parfois il est de bonne politique de mourir ; de bonne politique et de bonne grâce. La richesse, la réputation et le pouvoir sont hoiries sous bénéfice d'inventaire. Deux hommes, à force de travail, sortent des rangs et se distinguent ; ils ont réussi, comme on dit. L'un nous attire ;

l'autre nous repousse, sa présence est mauvaise. Preuve que la condition n'est rien et que la prédestination est tout; sans elle tout est tricherie, même le bonheur, même la sainteté. La vertu ne sied qu'aux élus. Jésus, par le choix de ses amis, enseigne que parmi les irréguliers et les déchus il y a des êtres charmants auxquels il ne convient pas de demander un brevet de moralité. Sans doute il leur recommandait de changer de conduite, mais il n'y comptait guère; c'était une concession au goût de l'époque, peut-être aussi un avertissement qu'il faut admirer les vertus qu'on n'a pas.

CHAPITRE IV

DE L'INTENTION, DE LA RAISON ET DES CAUSES FINALES

L'intention est chose dangereuse; la bonne intention non moins que la mauvaise. Tout le monde sait de quoi l'enfer est pavé. Mais c'est la sagesse populaire qui nous l'apprend et nos docteurs n'en tiennent pas compte. Ils continuent à nous prêcher l'effort moral qui est le père de tous les vices, et à nous proposer des systèmes auxquels notre plus cher souci devrait être de nous dérober.

Ils ne remarquent pas que l'acte de la concentration, le rassemblement en un foyer de nos désirs ou de nos pensées, *s'il a lieu à notre su*, ne rassemble que leurs images, ne concentre que des ombres; et

que rattacher à cette synthèse le sentiment de notre personnalité, c'est nous créer une âme fictive, simple, homogène, logique, déracinée du monde et irrémédiablement égoïste.

Il ne faut pas vouloir « faire le bien » ; c'est la forme d'égoïsme la plus pédante et la plus fade qu'il y ait ; une façon de s'humilier pour mieux se rengorger et de s'effacer avec ostentation — ne fût-ce qu'à ses propres yeux, — une orgueilleuse abjection qui outrage à la fois la pudeur et la fierté. Il faut faire le bien malgré soi parce qu'on y est contraint et en admirant ceux qui font le mal. Alors on est pur.

De même il ne faut pas vouloir faire le mal, du moins quand on a quitté les bancs de l'école. C'est un personnage puéril que le fanfaron du vice ; il veut épater le bourgeois et il est son propre bourgeois. Fût-il couvert de sang de la tête aux

pieds, il reste petit garçon; c'est un naïf.

Il faut faire le mal parce qu'on ne peut pas faire autrement et en admirant ceux qui font le bien. Alors on est humain. Ne jamais s'applaudir; subir tranquillement et entièrement sa destinée : c'est l'adoration par soumission et c'est d'elle que vient la sérénité; admirer la destinée d'autrui : c'est l'adoration par désir et c'est elle qui nous sauve de l'isolement.

Seigneur, délivrez-nous des programmes.

On s'est persuadé que toute notre activité procède du désir d'être heureux. Cela posé, il est urgent de savoir en quoi le bonheur consiste, et de vouloir suivre le droit chemin; la Philosophie et la Morale s'en chargeront.

Mais personne n'a jamais été heureux en voulant l'être. Le bonheur est un reflet auquel ne font même pas attention ceux qui en ont la substance, — chiens avisés

qui traversent le pont, leur morceau de viande entre les crocs, sans se soucier de son image dans la rivière.

Nous sommes soumis à la pression d'un milieu très complexe; nous avons des talents et nous les exerçons; les résultats de cet exercice nous profitent parfois; nous nous réjouissons du profit.

Renversez l'ordre : commencez par l'idée du plaisir que procureraient les résultats du travail, et personne ne travaillera. On nous dit que l'ouvrier travaille pour gagner sa vie et qu'il gagne sa vie afin d'être heureux. Nullement. C'est un détestable ouvrier qu'on nous présente là : il volera, il exploitera un être plus faible que lui, il mendiera ou il mourra tout tranquillement de faim; en aucun cas il ne travaillera. S'il travaille, c'est qu'il a des affections, un point d'honneur, un esprit de caste, quelque orgueil physique, un certain déta-

chement qu'il exprime en haussant les épaules, et autre chose encore qu'il n'exprimera pas du tout. Grâce à tout cela, il se mettra à la besogne et persévérera parce que tout cela est la pression infinie de choses présentes et passées, la voix des morts et l'appel des générations futures. Il vous dira peut-être qu'il travaille pour gagner sa vie, sans remarquer que vraiment cela n'en vaudrait pas la peine. De fait, il marche parmi les longs troupeaux que la destinée pousse, il chemine vaillamment parce qu'elle veut que le défilé soit ininterrompu, et, chemin faisant, il berce son imagination de l'idée du bonheur qui à elle seule ne le ferait pas bouger d'un pas. — Les amoureux aussi croient chercher le bonheur; ils vous diront que c'est pour cela qu'ils s'épousent. Mais ceux qui n'ont d'autre ressort que l'espoir du bonheur ne se marient pas, ne se déclarent pas, n'engagent

pas leurs affections, n'en ont pas à engager. Ils restent au logis et rêvent, diplomates du Tendre en disponibilité perpétuelle. Ils ne tournoieront jamais dans le tourbillon des amants ; ils ne sont pas appelés ; ceux qui le sont s'y précipiteront, les yeux fermés, dussent-ils en mourir, et le sachant.

Car de l'aveugle et du paralytique qu'il y a en nous c'est l'aveugle, heureusement, qui est le maître. Il entend des ordres que l'autre n'entend pas. Mais comment obéir? Comment se trouver, à l'heure dite, au rendez-vous, alors qu'il ne voit pas la route sous ses pieds? Le paralytique lui vient en aide ; c'est le ministre des voies et moyens et comme tel il est plus qu'utile, il est indispensable. Le fâcheux est qu'il s'ennuie souvent de son rôle subalterne, il ne se contente plus de trouver le chemin d'un point donné à tel autre qu'on lui nomme.

C'est lui qui y voit ; il lui semble absurde que ce ne soit pas lui qui détermine le tracé du voyage. Il médite et cherche des raisons qui lui expliquent le choix des étapes franchies et de celles qui lui sont déjà prescrites. Il en trouve; on en trouve toujours, mais naturellement ce sont des raisons d'ordre visuel, des considérations géométriques ou pittoresques, tout juste celles qui n'ont compté pour rien dans la marche inéluctable de son maître. A chaque halte il y a quelque chose à voir ; on peut raccorder tant bien que mal ces échappées de paysage et en reconstituer le panorama. Chaque étape a tracé une ligne ; on peut mettre ces tronçons bout à bout et avec un peu d'adresse y démêler l'intention d'une droite, d'une courbe régulière ou d'une arabesque symétrique. On priera seulement la galerie de ne pas s'étonner des traits réfractaires à la formule : « Ne faites

pas attention, je vous en prie, il y a des étapes qui ne comptent pas : c'est mon aveugle qui s'est emballé. Voulez-vous comprendre la vie ? regardez mon panorama. Voulez-vous apprendre à vous conduire ? consultez mon diagramme. »

Et parce qu'ils avaient mangé le fruit de l'arbre ils furent chassés du Paradis.

Voilà le péché originel, l'erreur mère ; c'est l'illusion du paralytique. De ce qu'il sert effectivement de guide pendant la durée des étapes prises une à une il conclut qu'il a fixé les points de départ et les points d'arrivée. Parce qu'il voit de loin les lieux de halte et anticipe quelque plaisir du bivouac, il se figure que son impatience se communique à l'être puissant et silencieux qui le porte, et que c'est là ce qui le met en mouvement. Il lui est facile ensuite de légitimer le parcours en en démêlant l'unité de plan. D'un nombre de points donnés

tirer un semblant de figure intentionnelle, c'est le même problème. Quelques omissions sans importance, quelques additions heureuses et vous avez votre dessin. Pas le même peut-être que votre voisin, mais en tous cas les deux ont ceci en commun qu'ils témoignent d'une intention visible. Tout sera pour la satisfaction des yeux, parce que tout est l'œuvre d'un ouvrier qui n'a d'autre sens que la vue. Tout est pour la raison quand c'est elle qui parle, parce que les matériaux qu'elle accepte sont, de ce fait même, ouvragés de façon à prendre place dans un système intelligible et intentionnel ; de sorte qu'elle ne connaît qu'elle même. Cela fait songer à ces cartes géographiques composées de petites pièces que les enfants sages raccordent. D'autres enfants sages les ont découpées et la sagesse qui découpe et la sagesse qui raccorde sont une seule et même sagesse.

Pourquoi ce morceau-ci a-t-il cette forme? Afin de s'emboîter à ce morceau-là. C'est de toute évidence et il n'y a pas d'autre réponse possible. On peut seulement faire observer qu'elle ne concerne en rien le pays que la carte représente. Elle appartient au jeu de la marqueterie ; et la question y appartient également.

Le téléologue en colère me crie : « Mais enfin pourquoi mettez-vous votre paletot? pour avoir chaud, n'est-ce pas? et sinon vous ne le mettriez pas. Il en est de même à chaque pas dans la vie. Aucune démarche sans but, aucun effort sans intention. Avant tout il faut savoir où l'on va ; comparer les divers buts, apprécier les résultats de nos divers efforts, juger, se faire une idée générale, ne pas aller à la dérive ; bref, se conduire comme un être raisonnable. *Homo sapiens*. Vous voulez détrôner la raison et vous lui demandez de rédi-

ger elle-même son acte d'abdication. C'est avouer que rien ne prévaut à la longue contre son assentiment. C'est elle qui prévaut contre tout. Et d'où vient que vous lui accordez votre confiance aussitôt qu'elle se nie et la lui retirez aussitôt qu'elle s'affirme? Vous êtes aveuglé par la passion destructrice et vous n'accueillez que les sophismes qui la flattent. »

Ce téléologue en colère, c'est toute la bourgeoisie; il convient de lui répondre avec soin et patience.

Il est vrai que je mets mon paletot pour avoir chaud, étant donné l'individu particulier que je suis et le milieu particulier dans lequel je vis; *positis ponendis*. Tant qu'elle me concerne et que je reste soumis aux mêmes influences, la proposition est suffisamment exacte. Elle cesse de l'être aussitôt qu'elle devient générale et qu'oublieuse des conditions postulées elle se

donne des airs de principe philosophique. Si on lui prête une valeur abstraite je demande à être, moi aussi, un être abstrait dans un milieu indéterminé, et alors il n'est pas facile de dire ce que je ferai, si je fais quelque chose, pour avoir chaud, ni pour quelles raisons je mettrai mon paletot, si je le mets. Je vais faire deux kilomètres au pas de course comme un gymnaste; je vais me rouler dans la neige comme un Cimbre; je vais me plonger dans l'eau chaude comme un Japonais; je vais m'envelopper dans ma descente de lit ou mon couvrepied comme un bohême de Murger. Je ne veux pas mettre mon paletot. Et maintenant je change d'avis, je veux le mettre; mais non pour avoir chaud. J'ai trop chaud. Et pourtant je le mets : je le mets pour cacher les taches et les déchirures de ma lamentable redingote. Je le mets parce qu'il est tout neuf et

que celui de mon rival est vieux; je le mets parce que Jeannette ou Roxane l'admire; je le mets parce que c'est mon premier paletot, jusqu'à présent je n'ai porté que des pèlerines ou le petit châle de laine de maman; je le mets pour protéger le plastron de ma chemise et cacher modestement ma Toison d'or, mon Eléphant du Danemark ou mon Lion de Perse. Je le mets parce que je m'appelle Hercule et qu'il s'appelle la tunique de Nessus; il me tiendra chaud assurément, mais ce n'est pas pour cela que je l'ai mis; en vérité je l'ai mis pour mourir.

Voilà pour un seul motif plusieurs conduites et pour une même conduite plusieurs motifs. Comment alors peut-on dire que l'un dicte l'autre? C'est un rapport bien lâche que celui d'une cause qui peut avoir indifféremment plusieurs effets, à un effet qui peut avoir indifféremment plusieurs

causes ; c'est une simple coexistence de deux termes : un motif à peu près quelconque et une conduite impossible à prévoir. Le rapport ne devient étroit et de semblance causale, comme le demande le téléologue, que lorsque les deux termes sont nettement précisés par un milieu dont on ne parle pas, mais qu'on suppose admis. L'époque, le pays, la tradition, la mode font que je songe en de certaines circonstances plutôt à un vêtement qu'à tout autre moyen de chauffage, et plutôt à tel vêtement qu'à tel autre. Mon âge, mes moyens, mon caractère et mes habitudes, font que si tel jour, à telle heure, j'ai mis le vêtement en question, c'était effectivement pour avoir chaud. Nous étions soumis, moi et mon paletot, l'un portant l'autre, à une pression de circonstances innombrables dont il n'a pas été fait mention. Nous étions comme enchâssés dans

un postulat silencieux. Dans ces conditions les choses se passent comme le veut le téléologue ; l'idée du résultat provoque l'action et il est à souhaiter que celle-ci se développe selon les conseils de la raison, parce que la raison, en pareil cas, ne fait que ramasser et résumer en une indication claire les pressions du postulat. Travaillant en subalterne, elle travaille bien. Or une grande partie de notre vie s'écoule dans ces conditions ; notre activité est le plus souvent « enchâssée » et nous songeons si peu à mettre la monture en question que nous l'oublions. La raison nous conduit et il nous semble qu'elle nous pousse. Nous nous mouvons ainsi dans des mondes très différents ayant chacun son atmosphère particulière dont nous subissons la pression sans nous en apercevoir. En affaires, en politique, en religion, dans les plaisirs, dans les bienséances sociales,

ailleurs encore et presque à chaque pas, nous supportons à notre insu des colonnes séculaires de traditions, d'habitudes, de conventions et de rêves ; et c'est grâce à elles que la raison nous rend service. Il n'y a qu'un homme à qui elle soit fatale : c'est le rationaliste ; c'est l'homme qui nous propose de commencer par nous faire une idée générale, une conception intelligible de la vie. *Homo sapiens ;* le sachant ou le sacheur. La raison enveloppée est secourable, la raison enveloppante est pure folie et la première peut parfaitement désavouer la seconde sans abdiquer ses propres droits.

Toutes les applications pratiques de la raison sont bonnes ; c'en est une que de nier la raison souveraine. Ce n'est pas être animé d'une vaine fureur destructrice que d'avoir confiance dans la destinée et dans l'inconsciente coopération de nos

désirs. Au contraire, c'est protester contre la mutilation de la réalité et condamner ses condamnateurs. Les destructeurs sont les moralistes. Ecoutez Pascal.

CHAPITRE V

DU PRINCIPE D'UNITÉ

Pascal s'indigne de voir des hommes qui vivent insoucieux de l'outre-tombe. Ne pas savoir ce qui nous attend lui semble le pire des maux; ne pas chercher à le savoir, la plus inconcevable des folies. Et l'effet que cette ignorance peut avoir sur notre conduite l'afflige moins que l'ignorance elle-même. L'insoucieux, fût-il probe, juste, courageux, tempéré et charitable, ne lui en paraîtra pas moins un aveugle mille fois plus aveugle que le croyant de faible vertu, mais de foi robuste. Croire c'est l'important, et croire comme l'entend Pascal c'est savoir, — ou se figurer qu'on sait. Il ne s'agit pas d'un mouvement obscur

de l'âme vers la joie ou la résignation ou l'effort ; il s'agit de certaines propositions qu'il faut accepter : « Car la foi chrétienne ne va presque qu'à établir ces deux choses : la corruption de la nature et la Rédemption de Jésus-Christ. » Question de science comme on voit ; côté des sciences morales. Il aura beau ravaler la raison humaine et en appeler à la foi ; c'est toujours à une admission de vérité, à un acte de connaissance qu'il nous fera aboutir. Sortie par la porte, la raison rentre chez lui par la fenêtre ; elle n'abdique que pour mieux gouverner. « Sachez », dit-il. C'est un incurable sacheur ; un homme de cabinet. Voyez son beau chapitre sur les divertissements ; beau par sa sincérité de révélation, sa justesse d'aveu ; une admirable peinture de tempérament.

Voilà des gens qui poussent une balle ou qui forcent un sanglier. « Pourquoi »,

se demande le grand écrivain. Il y a du mystère là-dessous. Et il découvre que c'est afin de ne pas songer à la maladie et à la mort. Il n'a jamais assisté aux jeux des enfants ; il n'a jamais entendu de jeunes éclats de rire. S'il a, par hasard, fait attention à deux petits chats se roulant sur le tapis et guerroyant en incomparables bouffons, il aura trouvé la chose explicable : voilà deux petits chats qui craignent de penser à la maladie et à la mort. Aucun frémissement des muscles ne l'a averti du plaisir de la difficulté vaincue. « La joie de vivre » — mots vides de sens pour lui.

« Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de satisfaction véritable et solide ; que tous nos plaisirs ne sont que vanité, que nos maux sont infinis, et qu'enfin la Mort qui nous menace à chaque instant doit infail-

liblement nous mettre, dans peu d'années, dans l'horrible nécessité d'être éternellement ou anéanti ou malheureux. Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus terrible. »

Assurément il n'est pas nécessaire d'avoir l'âme fort élevée pour comprendre tout cela. Il suffit d'avoir l'estomac très malade. Il suffit même chez quelques-uns de l'infatuation intellectuelle. Penser, toujours penser; juger, juger sans relâche, convertir chaque impulsion en paroles pour s'enquérir de sa valeur à la foire du langage — qui ne perdrait à ce métier le sens de la réalité? La traduction est de valeur nulle. Il n'y a aucune possibilité d'exprimer, à l'aide de paroles, la valeur de la danse, pas plus qu'à l'aide d'entrechats la valeur de la pensée. Entre une philosophie de la danse et un ballet de la philosophie, il n'y a pas à choisir. Tous deux peuvent

être très jolis, mais les âmes resteront chez elles; celle de Spinoza ne palpitera pas dans le tourbillon des tutús, ni celle de la Taglioni dans la poussière d'un bouquin.

Il n'est pas nécessaire d'avoir l'entendement extraordinairement sain pour comprendre qu'il n'y a pas ici de désappointement sérieux et incurable, que nos chagrins ne sont que rêves fumeux, que nos joies sont infinies et qu'enfin la mort à laquelle chacun de nous a droit tôt ou tard peut, à tout instant, nous assurer soit le placide sommeil, soit une éternité de bonheur. Il n'y a rien de plus réel que cela ni de plus rassurant.

La réplique peut sembler exagérée, mais c'est bien à peu près ainsi que nous pensons tous sans nous l'avouer. Tous? Non, c'est trop dire. Il y a des visages qui expriment la terreur, des regards de bête traquée, des attitudes de désespoir. Mais

tous ceux dont les yeux sont tranquilles pensent ainsi au fond de leur être. Sans doute, si vous leur demandez leur avis, ils vous répondront souvent en paroles tristes; car les hommes aiment le pessimisme, comme les jeunes filles aiment les histoires larmoyantes; ils soupirent sur la destinée humaine comme elles trempent leur mouchoir en honneur d'une héroïne. C'est si bon de pleurer dans le bleu. Il ne faut pas leur demander leur avis; il faut les regarder à l'œuvre; et alors on voit qu'en somme ils la supportent assez allègrement, la triste destinée humaine. Si le fardeau est lourd, leurs épaules sont robustes. Ils sourient, ils travaillent, ils aiment, ils chantent, ils fument. Et surtout ils n'ont pas peur. Tous ces abîmes dont le penseur les menace, les deux infinis et le néant et l'éternité de malheur, ne les troublent guère; et c'est eux qui

ont raison et c'est lui qui a tort. Ils ont la sagesse qu'il a perdue. Ils sont distraits et insoucieux. C'est tout au plus si, par politesse, ils font semblant d'être effrayés par le spectre de la mort. Au fond, ils ne s'en émeuvent pas. Ils n'ont pas plus peur que les feuilles des arbres jaunissant dans les brouillards de l'automne. Un instinct impérissable les avertit que s'ils sont la feuille qui va tomber, ils sont aussi l'arbre sur lequel elle repoussera, et la terre qui les porte l'un et l'autre; qu'il y a bien quelque obscurité momentanée, quelque complication dans les procédés, d'où surgit parfois l'illusion de la souffrance, mais qu'il serait puéril d'y prêter trop d'attention.

L'arbre est beau et la terre généreuse: la feuille qui frémit au vent n'a pas d'autre chanson à dire.

Non, il n'est pas nécessaire d'avoir l'en-

tendement extraordinairement sain pour comprendre tout cela ; il suffit d'un peu de légèreté, de divine légèreté.

Mais écoutez le Roseau pensant : « L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite ; et tout son devoir est de penser comme il faut. Or l'ordre de la pensée est de commencer par soi et par son auteur et par sa fin. Or à quoi pense le monde ? jamais à cela, mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc. »

Il va s'indigner à la vue d'un gentilhomme accablé de douleur par la mort de son fils et cherchant néanmoins une distraction dans les plaisirs de la chasse. Se distraire ! Quelle honte et quelle bassesse.

J'accepte la honte ; je participe à la bassesse. Toutes mes sympathies sont pour le gentilhomme chasseur. Les sentiments

vrais sont intermittents; ils se succèdent, et ne gardent leur fraîcheur qu'à la condition d'aller tour à tour se baigner dans le sommeil.

Parfois, il est vrai, ils laissent auprès de nous, pendant leur absence, une trace qui les représente et nous empêche de les oublier, de même qu'un rêve peut prolonger pendant la nuit les préoccupations de la journée. Mais à l'état sain nous ne confondons pas ce souvenir d'un sentiment avec le sentiment lui-même : l'un est une force vive qui a le droit de déterminer nos actions et retrouvera ce droit chaque fois qu'il reparaîtra dans sa réalité; l'autre est un reflet; il peut accompagner, il ne doit pas influencer : il ne doit pas plus déterminer nos gestes qu'un orgue de barbarie jouant dans la rue ne doit faire danser les législateurs au Sénat ou les marchands à leur comptoir. On l'écoutera peut-être, mais

sans se laisser distraire; ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Pareillement, nous envisageons comme maladif le sommeil d'un somnambule que le rêve pousse à l'action.

Pascal déplorant la frivolité de son gentilhomme l'invite tout bonnement au somnambulisme moral.

C'est que le fond de notre nature est une pluralité irréductible. Nos désirs, nos pensées, nos sentiments sont autant de souverains indépendants ne relevant que d'eux-mêmes, limités seulement par la limite de leurs forces et celles de leurs voisins, libres et batailleurs comme eux. Aucun de ces hauts barons n'a droit de suzeraineté sur les autres; nul ne leur mesure leur puissance, ne leur assigne un rang ni ne les cite comme vassaux à son lit de justice. Il n'y a pas de capitale; il n'y a pas de roi. Aucun principe supérieur que je sache

n'unit ma joie à ma colère, ni mon besoin d'aimer à l'intérêt que je puis prendre à la géométrie, à la politique ou aux chevaux. Mais tout cela pousse sur le même terrain. Et mes frontières naturelles sont tracées de façon que je ne puis m'y méprendre ni me confondre avec mon voisin. Cela me suffit et cela suffit à mes passions qui s'arrangent entre elles à mon insu, de façon à conserver un équilibre plus ou moins mouvementé comme font les organes de mon corps; et si j'ai un idéal de santé, c'est de leur jeu naturel qu'il procède; non inversement.

Il en est autrement des souvenirs. Ou ils resteront isolés ou ils se coaliseront *consciemment*. Isolés, ils se contenteront du rôle modeste qui leur sied; pénibles ou délicieux ils accompagneront en sourdine les réalités de la vie sans jamais prétendre les modifier. C'est ainsi, sans doute,

que cela se passait chez notre bon gentilhomme. Ou bien encore ils seront utilisés comme matière brute par quelque talent spécial qui compte parmi les industries vives de leur maître. « De ma grande douleur, disait Heine, je fais mes petites chansons. » Lisez : des souvenirs de ma grande douleur. Voilà qui ne ferait pas l'affaire de Pascal. Ce n'est pas une matière brute, c'est une force et une force directrice qu'il demande.

« De votre grande douleur vous vous ferez une nouvelle vie. Il n'est pas admissible que vous siffliez vos chiens. C'est fini, la chasse, et le jeu et le rire et les amours. Vous avez cru bonnes toutes ces choses. C'était le temps de votre folie; vous les perceviez directement. Regardez-en l'image, écoutez-en l'écho; traduisez-les en souvenirs; et prononcez : plaisirs bas. Et maintenant considérez l'image de la douleur, assise

à votre foyer : sentiment noble. Votre choix n'est pas douteux. Offrez le fauteuil d'honneur. Je consens que plus tard — le plus tard possible — vous en détourniez par instant les yeux, mais que ce soit pour les reporter aussitôt sur d'autres hôtes non moins dignes. Vous n'avez qu'à choisir; voici la dévotion et l'aumône, la philanthropie et les lectures sérieuses; voulez-vous la sévérité? la mansuétude? l'ascétisme? »

Nous savons que c'est ainsi que se composent les figures de théâtre, les mannequins des mauvais romans et les héros de l'école sentimentale. Nous savons aussi que rien ne ressemble moins aux hommes et aux femmes que nous aimons. Les êtres que nous aimons sont des êtres primesautiers et qui inventent la vie. La chasse est-elle de nature basse et la douleur de nature noble? Ils n'en savent

rien et n'en ont nul souci. Basse aux yeux de qui? noble devant quel juge? Devant l'assemblée des souvenirs. Ils n'avaient qu'à ne pas s'assembler, ou s'assemblant, à ne pas se prendre pour autre chose que ce qu'ils sont : une musique de belles paroles.

Comme chœur de chantres les souvenirs peuvent se défendre; nous les récusons comme pouvoirs judiciaires et législatifs. La hiérarchie qu'ils établissent ne concerne qu'eux. Nos passions ne sont pas abstraites; elles sont ce que l'heure les fait, la chose vraie et bonne à ce moment dans ces conditions précises. Tout cela disparaît dans le conclave de la mémoire : les jeux sont frivoles, et la douleur est auguste. Mais nous ne vous demandons pas de diplômes. Nous jugeons notre vin au goût et tel qui nous déplaisait hier nous plait aujourd'hui. Les Souvenirs ont une facilité fatale à se solidifier en diplômes, en classifications et en sys-

tèmes. Pour se sentir les coudes ils tendent vers une grande synthèse; ils ont soif d'une unité consciente et rationnelle, parce qu'elle est la seule qui leur soit possible et que sans elle ils sont poussière; ils proclament un souverain dont le choix varie, mais dont l'autorité est absolue, et parfois c'est Dieu, parfois la Science ou le Devoir. Il y en a d'autres : le Dollar avec son exergue; soyons sérieux. Il y a le bien de l'Etat ou celui de l'Humanité. Il y a la civilisation occidentale. La dynastie change, mais le régime est invariable : monarchie absolue, héréditaire ou élective dans la race conquérante des souvenirs. Et, chose étonnante, tel est l'empire de l'autocrate que le servir et être soi finissent par sembler la même chose. Il envahit la personnalité.

Il y a quelque part en Italie, peut-être bien à Pise, un baptistère dont l'acoustique est telle que les notes chantées près

des fonts s'attardent dans la coupole et peuvent s'y combiner en accords.

On ne s'est pas avisé d'attribuer cette particularité à un génie habitant la coupole et propriétaire de l'immeuble. Mais nous avons eu cette belle idée à l'égard de nous-mêmes.

Nous aussi nous sommes des cathédrales immuables et silencieuses où entrent, causent, s'agenouillent et passent un certain nombre de personnages toujours les mêmes individuellement, toujours recrutés dans une même population sur laquelle le temps n'a pas de prise, mais toujours autrement combinés, autres comme congrégations.

Nous aussi nous nous enorgueillissons d'un baptistère à surprise acoustique ; nous avons notre coupole chantante, qui choisit dans des rumeurs confuses les sons dont les échos se marient et nous les renvoie en accords philosophiques ; nous avons même,

plus heureux que les Pisans, un démon de la coupole et sachez qu'il est le seigneur du lieu. Sachez que c'est lui qui commande, lui qui chante, lui qui vit et qui survit. Tout ce qui se passe en bas sur les dalles n'a de sens que rapporté à lui; cette congrégation n'est là que parce qu'il sied qu'elle lui rende hommage; et vous avez là tout de suite le critère infaillible qui vous permettra de classer votre monde : les bons sont ceux dont les voix montent dans la coupole, que dis-je? ce sont ceux qui écoutent ce qu'y chante le génie et le répètent de leur mieux; les méchants sont ceux dont le murmure n'entre pas dans le concert des échos. Qu'on leur impose silence. Un seul doit régler tous les discours et il est là-haut sous la lanterne : c'est le principe d'unité, le fabricant de programme; c'est le moi spirituel du chrétien, le moi raisonnable du libre-penseur,

le moi cupide de l'ambitieux; c'est le pantin néfaste, l'âme fictive. Y croire est ce qu'on appelle prendre la vie au sérieux. Donner l'éternité à l'âme fictive sera le souci de la religion; dégager les notions et les tendances qui se fondent en elle comme les notes d'un accord, sera la tâche que s'imposera la morale; et la législation, substituant au spectre privé le fantôme collectif, entreprendra de déterminer les droits et les obligations de chacun dans une communauté d'êtres artificiels, citoyens à l'âme fictive.

CHAPITRE VI

DES TROIS AMES
EN PARTICULIER DE LA PREMIÈRE
ET DU MYSTÈRE INDISPENSABLE

On a discuté si l'homme a une âme ou n'en a pas. Cela se discute encore en Russie. Mais c'est une bataille de mots. Qu'entend-on par exister ? Pour les uns, c'est aimer ou être aimé. Pour les autres c'est faire pencher le fléau de la balance, ou rougir la teinture de tournesol. Et nous voilà déjà dans un marais d'arguments. L'inconvénient de ces problèmes est qu'on ne peut les élucider qu'en acceptant comme évidentes des conceptions aussi obscures qu'eux; et si c'est à celles-ci qu'on s'attaque, cela ne fait que changer le site du labyrinthe dont bénévolement et sans preuves il faut admettre qu'on s'est tiré. D'où que nous par-

tions le labyrinthe est derrière nous. C'est probablement sa place naturelle. Nous nous retournons et il tourne en même temps. Toutes les certitudes s'amincissent en hypothèses, toutes les réalités croulent en poussière dans l'air raréfié des hautes analyses.

Nous disons d'une chose qu'elle existe matériellement, d'une autre qu'elle existe idéalement, et nous nous entendons à peu près sans que nous sachions ce qu'est la matière, ni ce qu'est l'idée, ni au juste ce qu'exister veut dire. Prises une à une, nos ignorances ont pauvre mine. En tresse elles font encore de l'effet, comme les cheveux de Cadet Roussel, et c'est ainsi qu'il faut les porter pour nous rendre chez notre maîtresse, c'est-à-dire pour vivre.

Une des dernières définitions de la matière et la plus autorisée, si je ne me trompe, nous la présente comme composée

d'atomes, lesquels à leur tour se réduisent à un pur mouvement en forme de tourbillon dans un fluide parfait, ce qui signifie, comme chacun sait, homogène et sans frottement possible. Je ne dis pas non — à Dieu ne plaise ; mais il semble qu'on ait quelque chose de peu solide sous la main, et voilà bien des hypothèses tournoyant hypothétiquement les unes dans les autres. S'il n'en faut pas moins pour atteindre la matière dans sa grossièreté, on frémit en songeant à ce qu'il en faudra pour rendre justice à la ténuité de l'idée. Homme, es-tu sûr d'avoir une âme ? En dernière analyse, non. Et toi-même, en dernière analyse, es-tu sûr d'avoir un corps, toi dont les atomes constitutifs ne sont que des tourbillons sans substance dans un fluide imaginaire ? Mais tu te moques de tes tourbillons. Tu te concèdes un corps ; et toute ton expérience te confirme dans cette opinion peut-être

hasardée, mais singulièrement commode pour l'expédition des affaires courantes. Je te passe ton corps, dont tu serais en peine de démontrer l'existence s'il fallait mettre les points sur les i ; l'i se déroberait et le point tomberait à côté. Passe-moi mes trois âmes ; elles sautent aux yeux.

On a autant d'âmes qu'on attache de significations catégoriquement différentes au mot Moi. Vous en compterez quatre ou cinq si vous voulez. Je me contente du strict nécessaire.

Une grande âme impassible, lieu de destinée.

Une âme variable dont l'unité est sousconsciente.

Une âme factice, systématique et unitaire.

Si l'opinion commune est que nous n'avons qu'une âme, c'est qu'une seule, la dernière nommée, s'exprime en juge-

ments. Des deux autres l'une contemple et l'autre agit. Elle agit et elle chante, mais elle laisse l'enseignement à sa puînée, Notre-Dame des Thèses, laquelle s'est emparée du pouvoir dans le monde des parleurs et des écrivains.

Pourtant, il est improbable que seuls parmi les hommes ils ignorent la grande âme. Aux gens simples elle se révèle dès le début. Leur conscience se partage sans difficulté entre un personnage auquel ils s'identifient et quelque chose de beaucoup plus vaste : c'est comme le lieu d'un drame sans fin où ce personnage se trouve mêlé pour un instant à d'autres passants ; — théâtre tranquille qui contemple ses acteurs sans prendre parti pour l'un ou pour l'autre. Les gens simples disent moi d'un de ces acteurs et moi du théâtre où il s'agite.

La religion chrétienne s'en est très bien rendu compte, et, s'adressant aux simples,

elle n'a pas négligé de faire appel à leur assentiment en louant chez eux cette disposition habituelle. Seulement elle n'a pas su ou n'a pas voulu l'accueillir dans sa pureté. Elle y a mêlé des préoccupations morales et une regrettable saveur de sanctification. Le tout à accepter ensemble ; et cela s'appelle vivre en Dieu. Mais Dieu, principe d'unité et de bonté, arrive là comme un étranger de distinction sur invitation spéciale ou de par sa toute-puissance. Il n'est pas un enfant du pays. Il ne procède pas de la grande âme. L'homme de la multitude qui dit *moi* en parlant de tel personnage et *moi* en s'en détachant, éprouve sans doute un merveilleux agrandissement de domaine et un accroissement infini de durée au moment où il entre dans l'impersonnalité. Il se peut même que selon des habitudes de langage contractées dans son enfance il rattache à ce sentiment

d'expansion et de délivrance la pensée de Dieu. Mais, à moins de dressage artificiel, ce nom ne lui représente que quelque chose de très grand et de très calme sans connotation chrétienne de tendance vers le bien et de synthèse suprême.

De ce que le théâtre s'affirme identique chez les divers acteurs d'une même compagnie, concluerai-je qu'il n'y a qu'un seul théâtre? Je sens bien que j'ai une âme impersonnelle, tranquille et immortelle, et du seul fait de la reconnaître impersonnelle je renonce, moi le passant, à la posséder tout seul. Vous y avez droit comme moi; d'autres l'ont eue avant nous, d'autres nous succèderont. Elle est le parc où nous sommes enclos; elle est la constellation sous laquelle broutent éternellement des troupeaux de passage; et toute consolation, tout calme, toute paix nous viennent du privilège que nous avons de faire partie à

la fois du troupeau en marche et des étoiles qui le contemplent. Pourquoi n'y aurait-il qu'une seule constellation? La fraternité morale de tous les hommes, avec la loi commune qui en serait le corollaire, est une hypothèse encore plus risquée que celle de leur commune origine physique. Mon âme impersonnelle s'affirme chez d'autres que moi; s'en suit-il qu'elle s'affirme chez tout le monde, unique et universelle? Elle ne m'en dit mot; c'est sa puînée, l'altérée d'unité, la généralisatrice superficielle qui le proclame. Ce qui est impersonnel peut être à plusieurs; d'accord. Ce qui est impersonnel doit être à tous? Non. C'est aller trop vite. La sensation ne suit pas les mots, ils courent tout seuls. Il y a des heures qui nous aident parfois à sentir que notre suprême identité n'est nôtre qu'en partage : ce sont des heures d'amour et d'enthousiasme; révélations rapides et poignantes

de sorts confondus, d'union dans une commune destinée. Mais on n'est pas amoureux de tout le monde; il reste quelques exceptions; et quand l'enthousiasme nous prend à la gorge, c'est un pays, une race, une cause qui nous empoigne, pas tous les pays, toutes les races et toutes les causes.

J'aime la pensée d'un ciel au delà des cieux divisé en figures permanentes, provinces ou grandes baronies distinctes dont la configuration fait le fond de notre âme, détermine nos divers vasselages et entoure nos agitations humaines de parois creusées par le sceau de la fatalité. Donnez-moi cela et j'ai tout ce qu'il me faut; je vous rends volontiers le paradis. Je suis déjà en possession de mon éternité et, avantage énorme, je n'ai pas besoin d'être sage. Je le serai ou je ne le serai pas, cela concerne ma petite âme et j'en ai des milliers à travers les siècles; je serai sage si

je le suis naturellement, sincèrement, par grâce divine; et sinon, non. Je n'ai pas à essayer de l'être. Je n'achète pas l'immortalité par mes efforts; je monte par adoration parmi les étoiles, et je vis ici-bas selon mes petits talents.

Je sais qu'il y a des gens qui disent de l'effort moral ce que Pascal disait de la pensée : c'est toute la dignité de l'homme. Mes paroles leur feront pitié. Je m'en console en songeant qu'ils appartiennent sans doute à une constellation sous laquelle on pense autrement que sous la mienne. Nous nous contredisons parce que nos baronies sont en guerre et le seront toujours. Cela me plaît. Je veux des amours filles de ma destinée, et des haines qui reflètent en image minuscule des antagonismes d'outremonde. Comment sans cela s'intéresser? Tout passe si vite et c'est si peu de chose.

Du reste, il ne sied pas, dans ces ma-

tières, de chercher la preuve. Les preuves sont au foyer où convergent des rayons de lumière et il s'agit ici des demi-ténèbres enveloppantes. Le soleil, comme on sait, nous cache l'univers; c'est quand il s'enfonce derrière l'horizon qu'apparaît l'immense armée des mondes.

Concentrez votre esprit, ramassez vos preuves, démontrez votre doctrine, et le grand ciel s'éteint devant le petit flambeau.

« Cassiopée? la Croix du Sud? Vous rêvez apparemment. Si vous voulez y voir clair là où il fait noir, nous allons vous arranger une illumination bien comprise, une religion raisonnable. Nous vous révélerons les splendeurs de la nuit et vous en saisirez tout de suite la pensée ordonnatrice. »

On ne nous a révélé que des becs de gaz soigneusement alignés. Nous n'avons saisi

d'autre pensée que celle du préfet des lampions. C'est justement de lui que nous voulions nous débarrasser.

Qu'ils restent obscurs dans leur sombre crépuscule, les châteaux forts du Destin. Comment nos âmes s'y confondent-elles? Comment notre conscience monte-t-elle dans leurs murs? Je ne sais. Je crois qu'ils nous parquent en troupeaux distincts, et que c'est pour cela que les deux plus grandes choses de la vie sont l'amour et la guerre. Je crois que c'est parce qu'ils nous enserrent que nous ne devenons pas fous de désirs, d'étonnement et de désespoir. Ils nous donnent la tranquillité éternelle. Ils sont cause que les moins à plaindre parmi les hommes sont les esclaves, ceux sur lesquels tombe le foulon de la contrainte : souffrance, passion ou nécessité; et que vraiment la chose la plus piteuse en ce monde est de faire ce qu'on veut, d'être

oublié par le destin. Non que la contrainte soit nécessairement douloureuse : il en est qui la subissent dans la joie; mais cela importe peu; ce qui importe, c'est de n'être pas libre, c'est d'être forcé. Et souvent c'est la douleur qui force. Vous avez vu, au sacrement de la communion, le vin se changer en sang divin dans le ciboire. Ici, c'est le ciboire qui est chose divine et la transsubstantiation a lieu quand le sang de l'homme en pénètre les parois.

CHAPITRE VII

DE LA PLURALITÉ DES DIEUX

Au-dessous du destin les anciens avaient les dieux auxquels ils adressaient leurs prières et leurs offrandes. Nous avons changé les noms des dieux et modifié un peu la composition de notre Olympe; nous ne sacrifions plus de génisses; nous n'offrons plus de gaufres qu'aux enfants. Mais nos aptitudes exigent de nous un culte que nous célébrons sans relâche et souvent avec fureur; nous offrons à nos dieux, sans une plainte ni un doute, vingt ans, cinquante ans de labeur acharné; nous nous immolons nous-mêmes en des holocaustes qui n'auraient vraiment pas le sens commun s'ils n'avaient une signification di-

vine. Aux yeux du spectateur tranquille la Bourse est un temple où accourent des derviches hurleurs pleins de rage mystique. Le lupanar est un temple en honneur de la Pluie d'Or ; les âmes candides y cherchent Danaé et par la puissance de leur rêve religieux s'y transforment pour un instant en Jupiter. La caserne est un temple, s'il en fut jamais, consacré aux dieux de la force, de la discipline et de la mort. Derrière chaque talent il y a un long rayon de prestige qui lui apporte de l'Olympe le sens de l'absolu. Partout où une usine prospère, nous trouverons un homme que son travail grise, fier de son œuvre, persuadé qu'il fait la chose sérieuse par excellence et disposé à plaindre ceux qui se sont fourvoyés dans une autre carrière. Non qu'il leur dénie toute utilité, mais... S'il se donnait la peine d'achever sa pensée, il dirait : Mais où est le prestige?

Nous remarquons, au-dessus de la porte d'une ferme, des timbres d'assurance contre l'incendie ou la grêle; nous ne remarquons pas à côté le paraphe d'un dieu, signe d'assurance contre le néant de l'ennui; il y est pourtant, et sans lui il n'y aurait ni ferme, ni fermier, ni étable, ni bœufs, mais les orties ou les ronces. Et ces timbres de haute assurance sont impermutables comme nos aspirations sont diverses.

S'imagine-t-on sérieusement qu'on puisse imposer autrement qu'en paroles le même idéal religieux à toute une nation? On peut l'amener à saluer avec dévotion une même formule; toutes les têtes s'inclineront et il est même possible que pendant un instant toutes les imaginations se complaisent aux mêmes souvenirs. Mais les cœurs gardent leurs passions; par-delà le crucifix les yeux sont braqués sur d'autres visions, la for-

tune, l'amour, la gloire, le plaisir, l'honneur ou le crime, quelque chose de toute nécessité et de tout prestige. Là où est le prestige, là est la garantie contre le néant; là sont le culte et le dieu. Que signifie cette foule agenouillée devant un idéal qui ne la soutient pas, devant une divinité qui reste en vitrine, — vaisseau de sucre où s'embarquent les songes enfantins, les attendrissements à fleur de peau, et les regrets séniles? Je sais que pour quelques-uns cet idéal est vrai; il n'est pas en vitrine; il n'est pas en sucre; c'est bel et bien le vaisseau du salut. Qu'ils y montent au nom du ciel, mais qu'ils n'en fassent pas un joujou de piété à l'usage de voyageurs embarqués en chair et en os sur de tout autres galions et cinglant droit vers l'Enfer.

Le renoncement, la pauvreté, la chasteté, l'humilité, la douceur : ce sont de

grandes qualités sans contredit. Qui voudrait en priver l'humanité? Nous louons ceux en qui brillent ces vertus. Mais c'est plaisanter de soutenir qu'elles conviennent à tout le monde. Nous louons aussi des âmes fort peu galiléennes. Nous sommes fiers de nos grands conquérants et de nos grandes amoureuses. De l'une d'elles il est écrit, comme on sait, que les grands prêtres la bénissaient en ses heures de luxure. C'étaient des grands prêtres bien intelligents, et qui se faisaient annoncer à propos. Il n'y en a plus comme cela. Nous sommes fiers de tous les hommes énergiques et adroits et des femmes qui savent charmer. Nous sommes pleins de reconnaissance pour ceux qui savent manier les formes, les couleurs ou les sons. Nous vénérons nos mathématiciens. Nous sourions à nos danseuses.

Tant de prestiges divers et un seul Dieu!

Disons alors, avec un juste sentiment de symétrie, qu'il n'y a qu'un seul être humain : l'Homme. A l'homme unique un Dieu unique : ils s'entendront sans doute à merveille. Mais plusieurs d'entre nous ne sont pas l'Homme unique, et n'ont pas même eu l'avantage de le rencontrer. Plusieurs d'entre nous sont des êtres individuels pleins de désirs et d'aversions, avides de l'affection et de l'estime de ceux de leur bord, indifférents au blâme des gens dont les habitudes, les goûts, les jugements et les admirations sont, sur chaque point qui les intéresse, le contraire des leurs.

Les communes admirations et les antipathies communes : voilà de la force vive ; voilà les groupes humains, les castes et leurs points d'honneur. Nous avons accepté en paroles une morale qui assigne à chaque action une valeur fixe ; nous tolérons dans nos tribunaux l'absurdité d'une loi la même

pour tous; tout cela se joue à la surface des choses ; au fond, nous appartenons à des castes différentes, dont l'opinion prévaut contre les traités de morale et contre le Code, quand par hasard il y a conflit; et quand il y a accord ce n'est pas le traité de morale qui nous inspire ni le Code qui nous détermine; c'est l'opinion du groupe auquel nous désirons appartenir.

Et c'est la vraie religion; la poésie naturelle de chaque carrefour humain. Nous ne nous servons plus de cette langue imagée, mais nous sentons comme s'il y avait un temple à chacun de ces carrefours et dans chaque temple une divinité spéciale. Toutes nos sensations vives se prolongent indéfiniment et vont se perdre dans un mystère. Au bout de nos longs désirs nous voulons une étoile comme une flamme au fer d'une lance. Et nous nous enfonçons tranquillement dans la nuit

où nos pères ont disparu, parce que notre cœur chante encore les chansons d'autrefois, qu'on n'enseigne plus dans les écoles. L'air est plein d'auréoles et de bras tendus qui les supplient. Sous prétexte de douceur et d'humilité, il ne faut pas les escamoter toutes, excepté les vôtres, à la mode des Frères Mineurs, et essayer d'en coiffer les débonnaires et les terribles. « Mon Père », disait au moment de la mort Giovanni delle Bande Nere, « mon Père, vous êtes un moine; vous avez vécu comme un moine et vous avez bien fait. Je suis un soldat et j'ai vécu comme un soldat. J'ai bien fait. Donnez-moi l'absolution. » Ce fut toute sa confession et le bon Père eut la sagesse de comprendre qu'elle suffisait, — qu'il n'y en a, à vrai dire, pas d'autre. Je reconnais votre prestige; reconnaissez le mien. Saluons nos dieux. S'ils sont en guerre entre eux, soyons en

guerre entre nous, mais saluons-les tout de même. Battons-nous; ne les nions pas. Ils sont vrais; ils sont nos passions, nos talents, nos énergies et nos plaisirs; tout ce qu'il y a en nous d'ardent, de substantiel et de ravi. L'enseignement officiel les oublie et nous jette pêle-mêle à genoux devant un dieu qui sera, je le veux bien, le maître de quelques-uns, mais dont le culte n'est pour l'immense majorité de ses fidèles qu'un geste vide de sens ou une ironie atroce. Nos ancêtres païens allaient au temple de Mars parce qu'ils aimaient la guerre; ils allaient chez Apollon parce qu'ils aimaient l'art, chez Vénus parce qu'ils aimaient la volupté; chez Mercure ou Plutus parce qu'ils aimaient les affaires et l'argent. Nous aimons ces mêmes choses et nous allons chez un Dieu qui ne les aime pas. Ils causaient avec leurs dieux : « Nous aimons les mêmes choses, vous et

nous, mais vous êtes grands et simples et nous nous sommes petits et compliqués; faites apparaître votre image sereine sous le trouble de nos désirs qui sont les vôtres. » Nous ne causons pas, nous prions : « Fais que je ne sente pas ce que je sens, et que je sente ce que je ne sens pas, car je suis un misérable pécheur. » C'est un style qui ne mène pas loin; ni en amitié, ni en amour, ni en religion. Il faut avoir le courage de ses opinions et l'estime de ses désirs. C'est le style du gendarme intimidé par son brigadier et lui donnant toujours raison. Depuis deux mille ans l'homme religieux ne sait plus que murmurer, ahuri, pénitent et abject : « J'ai tort, Seigneur, j'ai tort. » Ce qui ne l'empêche pas de vivre exactement comme quand il disait « j'ai raison » et que, fier de cette certitude intime, il en attribuait l'honneur à des formes célestes vaguement reflétées dans

ses désirs. Les battements de son cœur lui revenaient de loin en échos magnifiques où il entendait les pas des dieux.

Nous les entendons encore et avec le même frémissement, mais nous avons oublié leur sens. Nos muscles et nos nerfs leur obéissent comme autrefois ; notre intelligence ne les reconnaît plus. Et tout va comme avant ; il ne manque que la pensée ennoblissante. La danse continue et la musique s'est tue. Ou plutôt on nous en fait une autre, — la même pour tout le monde, la même pour le menuet et pour la chaconne, pour la valse mélancolique et le joyeux rigodon ; simplification admirable dont l'effet ne s'est pas fait attendre ; les violons vont leur train et les danseurs vont le leur. De la sorte tout le monde est content ; et ceux qui ne le sont pas n'ont qu'à se boucher les oreilles.

CHAPITRE VIII

UNITÉ DRAMATIQUE
DE LA SECONDE AME
ET
DOUBLE NATURE DES CROYANCES

Selon la conception païenne, parler des dieux immortels ou parler des désirs qui habitent notre âme pendant quelques heures, voire quelques années, c'est tout un. On peut dire indifféremment que ceux-ci sont l'image rapetissée de ceux-là, ou que ceux-là sont la projection agrandie de ceux-ci. Pourvu qu'il y ait communication entre le ciel et la terre, peu importe que l'un descende ou que l'autre monte. Accrochez l'échelle de corde ou dressez l'échelle de bois, à votre guise ; reliez comme vous voudrez le jardin au balcon, les amants n'en demandent pas davantage.

Les moralistes ont eu peur. Nos désirs sont nombreux, irréductibles et souvent en guerre entre eux. S'il est permis de les diviniser tous, la vie y gagnera sans doute en poésie, mais la personne humaine y perd son unité. Il est de toute nécessité que ces divers désirs, habitant la même âme, s'organisent en société et se soumettent à un gouvernement qui permettra ceci et défendra cela.

Autrement si je veux tuer je tuerai, c'est rendre hommage à un dieu; si je veux voler je volerai et ce sera divin. Je n'ai plus de frein intérieur et rien ne peut m'arrêter si ce n'est le code représenté par un gendarme. Le gendarme lui-même, de quel droit intervient-il? Il me prend au collet sous le vulgaire prétexte que je viens de supprimer un bourgeois. C'est un outrage à la caste des assassins dont j'ai l'honneur de faire partie et dont la no-

blesse se perd dans la nuit des temps. Il me fourre en prison parce que je fais le mouchoir. Voilà une façon bien commune de s'exprimer; je célèbre simplement le culte de ma divinité favorite, selon le rite qui lui plaît. Ne touchez pas aux voleurs, ce sont les gardiens d'un temple.

Elle est mordante l'ironie des moralistes, et je leur donnerais raison tout de suite si je n'étais pas, dès les premiers mots, arrêté par un scrupule inquiétant qui grandit à mesure que leur argument se déroule. Parlent-ils d'hommes véritables en chair et en os, ou de l'homme imaginaire cher aux philosophes? Les actions dont ils traitent sont-elles prises dans leur milieu réel, ou conçues *in abstracto* et prêtées à Pierre ou à Paul sans égards aux conditions hors desquelles elles ne se produisent pas? La sanction du Code est-elle bien celle qu'ils supposent? La loi représente-t-elle un

droit théorique ou une somme de forces, une résultante de désirs?

Car, dès qu'il ouvre la bouche pour parler, le moraliste se trompe, et il n'y a pas d'exemple qu'il se soit jamais départi d'une habitude contractée d'aussi bonne heure.

Il n'est pas vrai que notre unité personnelle dépende d'un accord conscient entre nos désirs. Elle est mieux fondée et autrement robuste. Elle relie entre eux non seulement des désirs disposés à s'entr'aider, mais ceux-là et d'autres qui leur sont hostiles, et elle les relie si bien que bon gré mal gré nous les reconnaissons comme nôtres. Notre unité n'est pas générique, elle est dramatique; elle ne série pas des articles de même genre, elle réunit des personnages singulièrement différents et les condamne à se débrouiller. C'est ce qu'ils font sans qu'aucun d'eux soit chargé de dire ou de comprendre l'unité du drame.

Elle s'affirme, non par les discours d'un mandataire général, mais par les affinités, les contrastes et les vicissitudes de tous les personnages; et si, par hasard, l'un d'eux entreprend de nous expliquer la pièce, de la résumer et d'en corriger la marche, nous sentons immédiatement qu'il n'est pas à sa place; c'est un intrus; un conférencier égaré sur la scène et frappé de démence.

L'habitude de l'enseignement a fait son malheur. Pas de thèse, pas d'unité d'enseignement; cela peut se soutenir. Par analogie il pose cet axiome : « Pas de morale, pas d'unité d'âme. » Mais de ce que nos connaissances peuvent plus ou moins s'aligner, il ne suit pas que nos passions soient réductibles à une classification quelconque. Elles ne naissent pas comme celles-là à la surface de la conscience; le simple fait de l'enfantement en cette région ne les a

pas marquées comme celles-là du signe qui permet de les sérier. Elles préexistent à l'analyse et ne sont réelles que dans leur inextricable enchevêtrement. Elles ne se constituent pas en hiérarchie; elles se compénètrent, s'entre-croisent, se contredisent et s'agglomèrent. Aussitôt que nous entreprenons de les classer, ce n'est plus elles que nous considérons, mais leurs images décomposées par le prisme de telle ou telle analyse. Nous étudions l'âme spectrale et c'est l'homme spectral que nous moralisons. J'ignore comment se comportera l'homme spectral. Les philosophes qui l'ont inventé doivent le savoir; il paraît qu'il tuera s'il a envie de tuer, ce qui le poussera au meurtre, volera s'il a envie de voler, ce qui l'inclinera au larcin, et ainsi de suite. Cela ne m'étonnerait pas. C'est un être redoutable. Heureusement il est aussi très simple, et par là on se rattrape. Ainsi il suffit de lui dire

que c'est vilain de tuer, et il ne tuera plus. Ses opinions ont une telle influence sur sa conduite qu'une fois persuadé qu'il y a un enfer il se conduit en galant homme. Croit-il au Paradis? Vous avez un petit saint. Mais il n'est pas seulement sensible aux influences morales et religieuses. C'est aussi un être raisonnable. Faites-lui lire le Code pénal. Il a compris. Vous pouvez dormir sur les deux oreilles. Grâce à ces précautions on a pu, comme vous voyez, supprimer définitivement toutes les turpitudes auxquelles il est évident que les païens s'abandonnaient sans réserve. N'avaient-ils pas divinisé les Furies? Les voleurs n'avaient-ils pas leur dieu? Dionysos et même — chose particulièrement douloureuse à dire — même Aphrodite, n'avaient-ils pas leurs temples? Oui vraiment, le monde était une sentine d'horreurs et vous êtes bien heureux de n'être pas né en des temps

pareils à ceux de Pindare, de Phidias ou de Sophocle. C'est à nous que vous le devez. Notre philosophie et notre morale ont changé tout cela.

Je ne saurais vous exprimer assez vivement ma reconnaissance.

Quelque chose a changé, cela est clair : le sentiment religieux et artistique de la vie s'est étiolé chez les parleurs. L'importance qu'ils attachent aux doctrines trahit l'amincissement et l'usure d'une conscience toute en surface, toute au plein jour, morte dans ses racines profondes, et réduite à chercher le ressort de l'activité dans des opinions ou des principes, parce qu'entre elle et le milieu vivant, enveloppant, multiforme et informulable, les fibres sont coupées. Le roi de Naples disait sagement de ses soldats et de l'avantage qu'il pourrait y avoir à changer leur uniforme, que de quelque couleur qu'ils fussent habillés ils

ne s'en sauveraient pas moins au premier coup de fusil. Leur uniforme ne les aurait pas non plus empêchés de faire face à l'ennemi, si tel eût été leur tempérament. Nous en sommes tous là ; on peut changer la livrée de nos idées ; mais nous serons des héros ou des lâches selon la moelle de nos os, selon des influences et des accidents si impossibles à prévoir que, de deux frères pareillement nés, pareillement élevés, pareillement pensant et aux prises avec les mêmes circonstances, l'un finira parmi les louanges et l'autre dans l'infamie. Tous deux obéissent au destin exactement comme s'ils y croyaient, exactement comme s'ils vivaient au temps fâcheux du paganisme.

Mais c'est là un genre d'observations qui déplaît au philosophe. La pensée mène le monde. Il l'a si souvent répété qu'il a fini par le croire. Et par pensée il

entend, cela va sans dire, la pensée philosophique, l'échafaudage de calembours conceptuels qui permettent de relier en une glorieuse unité le vrai, le beau et le bien. Le philosophe nous conduit; c'est lui même qui le dit, ainsi n'en doutez pas. Que deviendrions-nous, bonté divine, s'il donnait sa démission ! Comme chrétien, il a aboli l'esclavage. Aux Etats-Unis, pays éminemment chrétien, il y est parvenu mil huit cent soixante-quatre ans après la naissance de l'Enfant dans l'étable. Dans l'Amérique du Sud, pays encore plus éminemment chrétien, il lui a fallu quelques années de plus. Il ne faut pas le presser.

Comme libre-penseur, il a aboli la superstition, ce qui a dû être fort gênant aux organisateurs des pèlerinages de Lourdes. Comme humanitaire, il a aboli la guerre juste au moment où nous allions appeler la population entière sous les armes.

Comme cosmopolite, il a aboli la patrie, ce qui nous dispense de fonder des empires. Comme commerçant, il a adouci nos mœurs, à la grande satisfaction des races que nous décimons, et de façon si heureuse que la question des colonies et des débouchés pour l'industrie ne risque plus de provoquer des querelles sanglantes. Comme philanthrope, il a supprimé la misère et comme eunuque, la luxure. Voilà décidément un rude démolisseur et c'est une incomparable pioche que la pensée du penseur.

Ou bien y aurait-il par hasard erreur? Se pourrait-il que l'emploi véritable de la pensée fût non de conduire la marche des événements, mais de l'accompagner de paroles essentielles?

J'ai fait mon choix. Je n'ai nul désir de régler mes actions d'après mes opinions; j'entreprends de penser au gré de mes

instincts, et comme ils sont multiples, divers, souvent contradictoires mais tous avides d'éternité, les paroles essentielles dont je les accompagnerai les suivront au delà de l'horizon où ils s'enfoncent, et y chanteront l'appel au polythéisme.

Mais l'appel au polythéisme n'est-il pas un enseignement? et le vice d'intention inhérent à tout programme ne le frappe-t-il pas de stérilité, non moins que la doctrine unitaire?

Oui et non, selon qu'on le prend. Une opinion générale, une façon de voir « en somme », mon Dieu! tout le monde en a ou pourrait en avoir une. Et chez les uns elle est salutaire, chez les autres pernicieuse; parfois elle est simplement inutile et incongrue, sans que le mérite ou le blâme lui en revienne. Car ce n'est pas ce que nous pensons qui importe, c'est la façon dont la pensée se forme en nous et la va-

leur auxiliaire ou dictatoriale que nous lui accordons. On peut professer une religion qui met en opposition directe les choses humaines et divines, et sentir à toute heure comme si l'on admettait que celles-ci sont le prolongement naturel de celles-là. L'instinct poétique qui épure et agrandit les désirs prospère tout tranquillement au-dessous de la doctrine qui les flétrit. On peut se proclamer esclave du devoir et agir par impulsion généreuse ou sympathie à la longue portée. On peut afficher un programme et vivre d'inspiration. Vous invoquez le Dieu d'Israël, mais ce sont les dieux de votre race qui répondent et qui descendent dans votre âme aryenne. Vous parlez de progrès et vous n'avez pas la fièvre; le calme de la Destinée vous pénètre. Pareillement je pourrais, par haine de la synthèse intellectuelle, me dire païen et n'être qu'un doctrinaire d'humeur négative.

En ce cas, votre opinion fausse est inoffensive, peut-être même bienfaisante ; et mon opinion correcte est tout à fait détestable. Malgré sa teneur dictatoriale, votre opinion n'est qu'un complément, un hommage à un nouvel autel ajouté à ceux que vous servez déjà d'instinct, et ajouté sans souci de la contradiction ; en dépit de ses prétentions décentralisatrices, la mienne aspire à la tyrannie.

Monothéistes ou polythéistes, synthétiques ou analytiques, qu'elles résument les forces au milieu desquelles nous nous débattons, en une résultante dont la direction nous indique la voie prescrite, ou qu'elles les opposent comme les personnages irréductibles d'un drame toujours le même et sans cesse répété, nos croyances présentent deux phases, l'une toute de passion, et l'autre d'enseignement ; — l'exclamative et la didactique. Eh bien ! mieux vau-

drait une téléologie passionnée qu'un paganisme froidement dogmatique. A chaque instant nous assignons un but à nos efforts; nous estimons que ce but est le meilleur; nous le défendons, nous en faisons l'éloge; tous les jours nous rassemblons nos esprits; nous nous concentrons, et qui plus est, nous nous associons à autrui en vue d'entreprises qui se recommandent à nous comme profitables et sensées : autant d'occasions où, plus ou moins consciemment, l'hymne de la Connaissance du But Désirable nous vient aux lèvres et nous aide comme la chanson aide le laboureur. On comprend sans peine que de mille souvenirs accumulés en pareilles occasions, se dégage comme une ombre agrandie, l'hypothèse d'un plan de l'univers auquel le sage collaborera par sa science, ou d'une volonté divine, à laquelle le juste s'associera par l'exercice de son libre arbitre. Il

est probable aussi, c'est une concession qu'il faut faire par scrupule de justice, il est probable que les croyances unitaires issues de cette hypothèse, ont leur phase de passion. Elles seraient, à de tels moments, les grandes exclamations de races ardentes à l'action et avides de connaissances. Mais nées de souvenirs et armées pour la synthèse, quelle apparence y a-t-il, qu'elles parlent longtemps le langage varié et direct de la passion? Elles tendent fatalement vers l'abstraction et l'enseignement.

C'est au contraire le privilège des croyances non centralisées, comme le polythéisme classique ou celui de l'Inde, qu'elles gardent assez jalousement leur vertu exclamative. Le Panthéon s'ouvrait à tous les dieux, de quelque provenance et de quelque caractère qu'ils fussent; selon le Brahmanisme aucune opinion ne peut être hérétique; quelle qu'elle soit, elle repré-

sente, sans quoi elle ne se donnerait pas la peine de surgir, une façon, peut-être rare mais évidemment possible, d'adorer.

Ces religions se corrompent sans doute à la longue ; moins vite cependant que les autres écloses à peine hier, il y a deux mille ans, et déjà caduques. Mais chez les unes comme chez les autres, graduellement le temple se change en boutique, la poésie du rite se perd en de minutieuses cérémonies, et là où le mal de la pédanterie est évincé du dogme, il reparaît dans les observances et les purifications. Tout est à recommencer ; tout recommence déjà et les dévots de demain sont les mécréants d'aujourd'hui, passionnément attachés à cette féconde négation : de même que l'unité de l'individu est *dramatique* et ne peut s'exprimer par un moi moral, de même l'unité supérieure, l'unité divine échappe à l'appréhension en un instant quelconque, par un acte quelconque

de notre conscience; aucun message ne la révélera, ni ne dira dans quelle direction il faut la chercher; elle restera toujours audessous de la pensée, derrière ce qui apparaît, dans l'ombre impénétrable et le silence impassible, de sorte que nous ne saurons jamais si elle existe ou si nous la rêvons, et que, si elle existe, tout ce qui irradie d'elle en notre atmosphère n'est que manifestations splendides et contradictoires; — auxquelles soient la louange et la gloire.

CHAPITRE IX

DE L'INTÉRÊT SOCIAL

De tous les hommes à programme, le plus surprenant est l'avocat de l'avenir. Il ne dit plus : « Fais ce que dois » ; il dit : « Fais ce qui profitera à ceux qui feront ce qui peut profiter à d'autres qui recommenceront. »

Comme qui dirait : retardons le règlement des comptes.

Nous savons sans doute que l'individu meurt et que la société lui survit. A n'envisager que les résultats pratiques, nos efforts individuels sont peine perdue si nous ne travaillons que pour nous; la tombe nous attend.

Mais, à plus longue échéance, elle attend

aussi les sociétés. C'est, toujours au même point de vue des résultats pratiques, la banqueroute remise à quinzaine. Ninive est aussi morte que n'importe quel Ninivite. Le même désert roule, ou les mêmes herbes poussent sur la cité et sur le citoyen. Un peu plus tôt, un peu plus tard ; on conçoit que la différence importe à l'individu éphémère qui vivote au jour le jour et fait profession d'égoïsme borné : après moi le déluge. Cela n'est pas noble, mais c'est intelligible. On comprend moins bien le champion des vues à longue portée qui nous demande de sacrifier aujourd'hui à demain, et demain à après-demain jusqu'à la catastrophe qui doit clore la semaine. « Après nos petits-enfants le grand tremblement de terre; donc hardi à l'ouvrage et soignons l'avenir. » C'est trop de prévoyance ou pas assez.

Il ne sert à rien d'objecter que si une

Société particulière succombe une autre en recueille l'héritage, et que Ninive n'est pas morte puisqu'on en retrouve quelques legs dans notre civilisation. Oui, il y a des traces chimiques fort consolantes; mais divisez ces traces par le nombre total des défunts dont elles sont censées justifier le labeur : la part de gloire qui en revient à chacun ne doit pas être bien lourde. Si c'est à pareille récompense que songeaient au bord du Tigre, il y a quelque cinq mille ans, les jeunes Assyriennes qui chantonnaient : « Cours mon aiguille dans la laine », cela donne une haute idée de leur humilité d'âme et de leur sagesse. C'étaient des personnes tout à fait supérieures. Que de circonvolutions dans l'écorce grise de leurs tendres cervelles, et quel développement magistral des pédoncules allongés !

Nous devons à Ninive, je ne me rap-

pelle plus quoi au juste, peut-être les signes du Zodiaque; indirectement elles y ont collaboré; aussi dorment-elles tranquilles. Mais s'il prend fantaisie aux glaciers du pôle de recommencer une de ces excursions vers l'équateur dont ils ont depuis longtemps l'habitude; si nous disparaissons, et il faut bien nous y attendre, comme le Pithecanthropus de Neanderthal et l'homme de Cro-Magnon, elles auront mal fait leur compte, les pauvres Assyriennes. Nous aussi nous serons volés, nous qui travaillons pour l'avenir. Le Bien public ne saura que répondre à tant de reproches. A l'heure du bilan il aura disparu, lui et sa tire-lire, dans laquelle nous déposons, paraît-il, depuis des siècles, toute notre petite épargne, les économies qui sont notre raison d'être et que seules nous comptions sauver du Néant.

Cependant il faut dire, pour être juste,

que malgré ce que leur raisonnement a d'étrange, les avocats de l'avenir sont d'habitude des esprits pratiques. Ils ne s'enquièrent ni des origines premières ni des fins ultimes. Ils veulent regarder un peu plus loin que le voluptueux qui chantait : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons », un peu moins loin que l'astronome qui tombait dans le puits. Une bonne distance moyenne est ce qui leur faut ; et il y a d'excellents arguments en faveur de ce choix.

D'abord la distance moyenne est en elle-même une distance très respectable. Pourquoi pas celle-là aussi bien que le bout de mon nez ou la portée de mon télescope? L'astronome aura beau crier du fonds de son puits : « J'y suis, c'est vrai, mais vous y serez tout à l'heure ; attendez seulement la comète qui va vous prendre en écharpe. » Pour la plupart des gens c'est quelque

chose qu'un répit de plusieurs milliers de siècles. Ils s'y sentent, relativement parlant, à l'aise; comme ils disent sur le ton familier, ce sera toujours ça de pris sur l'ennemi.

Ensuite les vanités et les ambitions personnelles sont quelque chose de si misérable qu'il faut accueillir avec reconnaissance tout espoir qui élargit un peu nos calculs mesquins en y ajoutant le souci des générations futures. De deux misères, disent les amants pauvres, nous ferons un demi-bonheur. On peut toujours essayer.

Enfin, et c'est l'important, il est très possible que cette singulière idée d'un avenir qui récoltera ce que nous semons et qui trace ainsi notre ligne de conduite, ne soit qu'une enseigne pompeuse et absurde, comme en choisissent de préférence les hommes d'action pour leur petite boutique de bon sens.

Ils ne se laissent pas entraîner par les rêveries extravagantes qu'une enseigne peut inspirer aux badauds.

L'Etat est plus durable que l'individu; nous pesons souvent les résultats pratiques de nos actions à la balance de l'utilité publique, et les sacrifices que nous lui faisons sont parfois dictés par l'instinct social.

Sur ces quelques vérités on s'est mis à bâtir une philosophie sociale, une religion utilitaire de l'humanité, sans prendre garde à d'autres vérités qui la contredisent à chaque pas.

Pour qui ne ferme pas les yeux, il est évident que si les hommes se rassemblent ce n'est pas pour fonder la meilleure des républiques mais pour s'entr'aider et s'entre-nuire, s'intégrer et se désintégrer plus violemment qu'ils ne pourraient le faire dans l'isolement, pour vivre plus fort. Voilà l'instinct social : vivre plus fort par

la présence d'autrui. Et comme parmi les désirs qu'il stimule il y en a qui vont tout droit et tout naturellement vers l'honnêteté, la charité, le dévouement et la joie de secourir, il nous imposera, en mainte occasion, le sacrifice de notre égoïsme étroit. Pour une raison semblable, il nous dictera à d'autres heures des frivolités, des violences et des fraudes. « Il serait pourtant bien à désirer que ceci ou cela ne se produisît pas. » Ceci ou cela se produit tout de même et continuera à se produire. Il n'y a pas de puissante société, c'est-à-dire pas de développement vigoureux de l'instinct social, où les tendances censées contraires au bien du public ne croissent aussi vite que celles qu'on lui suppose favorables. Il n'y a pas de société fondée sur les principes de l'altruisme pur et simple qui n'ait mis du vin dans son eau ou n'ait péri comme les phalanstères, les

Icarie et les Harmonia, dont le souvenir survit grâce au musée des monstres de l'histoire.

Cela se passe sous nos yeux et il n'est pas difficile d'en tirer la conclusion : tels nous sommes, tels nous fûmes, tels nous serons ; sains et vigoureux aussi longtemps que tous nos instincts se développent, impropres à la vie sociale quand ils dépérissent en partie, et également perdus, que ce soit les mauvais qui étranglent les bons ou les bons qui étranglent les mauvais.

L'avocat de l'avenir, le champion de la race, l'ami de l'État: autant de combattants accourus au secours du parti qu'ils ont parfaitement le droit de croire le plus menacé. « Pour l'avenir » est un excellent cri de guerre chez les gens d'esprit pratique. Le bon ordre qu'ils défendent n'est qu'une condition propice au développement de l'instinct social tout entier.

Il y a loin de cette mesure à la prétention de nous imposer comme idéal suprême le culte de la chose publique. Si l'État est plus durable que l'individu, il l'est infiniment moins que les passions dont l'individu est composé; et la chose publique n'est qu'une bien petite chose — un service auxiliaire — auprès des grandes entreprises que son seul mérite est de faciliter à l'individu. Il ferait beau voir que nous en perdissions le souvenir, ratatinés dans une vénération de fourmis pour notre fourmilière !

Des occasions variées de déployer, sous un éclairage changeant, la pompe éternelle de nos vertus et de nos crimes: c'est tout ce que nous pouvons demander au cours des événements; et il y a toute apparence que la marche de l'histoire est une course en rond. Où vont les siècles? Ils vont où veut celui qui les interroge, car tout dépend

de la détermination des étapes. Nous allons vers les décadences et vers les renouveaux; vers les ruines, les solitudes et la vie nomade aussi bien que vers les grands empires. Si c'est l'occident qui monte, c'est l'orient qui baisse; jusqu'à ce que ce soit le contraire. Les progrès de la science n'y changeront rien. La science, comme l'art, comme le génie spéculatif et le génie politique, est une flamme capricieuse qui s'éteindra tout à coup. Il eût semblé inconcevable aux contemporains de saint Bernard que le temps dût venir où la nature des Universels ne passionnerait plus personne. De même nous avons peine à croire que les petits-fils de nos petits-fils ne s'amuseront plus de la magie blanche qui fait tous nos délices. Ils s'en détourneront pourtant, comme nous nous sommes lassés, on ne saura jamais pourquoi, de mille choses délicieuses aux yeux. L'habitude

des satisfactions matérielles qui nous tient si fort et à laquelle toute notre civilisation est suspendue, lâchera prise, tout prodigieux qu'un tel renoncement nous paraisse; on ne voudra plus ni lit, ni chaise, ni tapis, ni cheminée, ni toit; on voudra dormir le long d'un buisson, les pieds dans la boue et le visage aux étoiles. Les ruines reviendront, et les solitudes, et le passage des pâtres soufflant dans leurs chalumeaux. Nous recommencerons la triste vie sauvage ou l'admirable vie barbare; au besoin nous inventerons autre chose. En aucun cas, nous n'accepterons l'idéal de la fourmilière ou de la ruche; il peut plaire aux hommes d'un jour et d'une coterie; les hommes de toujours et de partout, les hommes de la grande humanité ne se laisseront pas domestiquer. Nous avons trop d'attaches ailleurs, une trop longue destinée et des origines trop lointaines pour

tomber à plat ventre devant les gloires municipales et politiques. Nous étions à Babylone ; nous connûmes Carthage ; quand Paris et Londres ne seront plus que poussière, nous évoquerons de même leur souvenir, si tant est qu'il nous souvienne du peu qu'ils furent. Au fond nous sommes sur la Terre en terre étrangère ; nous y campons avec bonne humeur, nous ne condescendrons jamais à nous y établir. Pareils à des rois de la mer sortis du brouillard nous venons d'un monde inconnu, et nous disparaissons avec notre butin derrière le banc de nuages à l'horizon. Puis nos vaisseaux-fantômes nous ramènent, et de nouveau nous allumons nos feux sur la grève ; mais comme une raillerie hautaine et un avertissement de départ, nous entendons sans cesse le sifflement du vent qui fouette les cordages de nos navires.

A cette époque (commencement du xxe siècle après Jésus-Christ) quelques millions d'hommes actifs mènent grand bruit à l'ouest et au centre de l'Europe ainsi qu'en certains parages de l'Amérique. Il n'y pas le moindre danger qu'ils imposent jamais au genre humain leurs naïves ambitions. Quant aux formes que peuvent prendre les arrangements sociaux, elles n'ont guère d'importance.

Serons-nous tous un jour des fonctionnaires selon le rêve cher à tant d'esprits?

Cela ne changera pas grand'chose. Les indolents continueront à paresser, les actifs à travailler, les ivrognes à boire, et si on leur enlève l'alcool ils sauront bien trouver autre chose d'un peu plus malsain; les amoureux continueront à aimer, les compatissants à se dévouer, les enfants à rire et les violents à frapper. Nous sommes tous déjà fonctionnaires d'un souverain au-

trement sérieux que l'Etat ; fonctionnaires de l'instinct social, aussi bien le criminel que le magistrat Romain.

Mais les personnes nourries de bonnes lectures n'aiment pas à penser ainsi ; elles révèrent le magistrat et le criminel leur est un objet d'horreur. Elles ne le comprennent pas du tout comme fonctionnaire. Dans le peuple, là du moins où on n'a pas réussi à faire du peuple une mauvaise copie de la bourgeoisie, dans le vrai peuple, on a l'esprit plus fin ; le sens de la vie n'y est pas atrophié ; on y devine quelques attaches invisibles, quelque obscure corrélation entre tous ceux qui se débattent pour un instant dans le songe de la vie, et qui, jetés sur la même Terre, s'agitent sous le même ciel. Le vol n'y est pas un opprobre, c'est un risque imprudent. La prostitution n'y est pas une honte, c'est une carrière dans laquelle il n'est pas sage de s'attarder. L'assassinat

n'y est pas un inexpiable forfait : c'est une vivacité excessive.

J'ai vu en Italie, une jeune mère, madone descendue de quelque toile sublime, serrer son enfant dans ses bras et le manger de baisers. De temps en temps elle s'arrêtait pour l'appeler par un petit nom d'amour, toujours le même : « assassino ». Le bambin riait aux éclats et, faisant écho de sa petite voix de fausset, répétait : « sino ». Ce sera peut-être plus tard un brave ouvrier bien tranquille; mais si le destin a besoin de lui comme forçat, pareille à la femme du peuple, notre mère commune lui redira un jour, en toute amitié, son sobriquet d'enfance, et Sino dormira du même sommeil que le juste. Personne n'a inventé un repos supérieur à celui des fonctionnaires méconnus.

Il n'est pas nécessaire pour cela que nous les récompensions ni qu'un ministre en cra-

vate blanche leur attache à la boutonnière le ruban d'un ordre nouveau : le Sourire des Furies. Chacun dans sa caste et pour sa corporation.

Qu'ils s'arrangent en famille. Qu'ils s'entre-décorent et s'entre-dévorent à leur aise. Qu'ils soient maîtres chez eux et contentons-nous de l'être chez nous. S'ils envahissent notre paroisse, frappons ; c'est un idéal relevant le gant qu'un autre lui jette. Et fräppons en gens avisés, de la façon que nous désignera un intérêt général nettement défini : celui de notre paroisse. Mais ce n'est pas ainsi que nous faisons. Nous légiférons au nom d'un intérêt général supposé universel, le même pour tous. Un Dieu, une morale, une loi. C'est la loi d'une faction usurpatrice. Ce sont les intérêts, les opinions et les bienséances d'une Camorra travaillant à l'étiolement d'un peuple sous prétexte du bien de l'Etat. La grandeur

d'un peuple est en raison directe de la variété et de l'intensité des instincts qui parviennent à se développer en lui. Ils échappent à toute synthèse consciente et portent côte à côte leurs fruits disparates. Vertus et vices, joies et douleurs, idylles et tragédies et mélodrames, gloires et hontes, tout cela pousse ensemble au même arbre de la vie. L'Etat discret et bienfaisant est là pour étayer toutes les branches et les empêcher le plus possible de s'étouffer les unes les autres. Il est fait de mesures pratiques, souples et variées, nées spontanément des besoins du moment. Il ne songe pas à désigner le but ; il n'a pas d'existence propre ; il s'ignore, il travaille pour l'arbre. C'est le régime des usages locaux, des privilèges, des licences et des abus ; du chaos et de l'illégalité, disent nos faiseurs de systèmes. « Il faut y mettre ordre. C'est l'Etat qui est le but. Vous vous imaginiez que

l'instrument doit servir au travail? Erreur C'est le travail qui doit se préposer comme fin le perfectionnement de l'instrument. « A l'œuvre! »

Sourions. Car si par malheur elle réussissait, leur œuvre de haute et bienfaisante intention, on aurait le spectacle comique d'un immense et stérile treillage fait du bois mort des rameaux qu'il devait soutenir.

CHAPITRE X

L'AME FICTIVE

Nous plaignons les indigents, les malades et les vieillards ; nous plaignons même les morts. Nous avons des œuvres de bienfaisance, des hôpitaux et des asiles ; nous avons des larmes ou des paroles de sincère condoléance toutes prêtes pour ceux qui ont perdu la compagnie d'un être aimé. C'est bien ; et parfois c'est trop bien. Il faudrait savoir ce qu'il entre de sympathie véritable dans ces commisérations. Sympathiser avec quelqu'un, ce n'est pas l'arroser d'une compassion toute faite ; c'est le comprendre, se mettre à son point de vue et à son point de sensation ; c'est pouvoir se représenter aussi nettement l'attrait

de ses plaisirs que l'aiguillon de ses douleurs. Qui n'apprécie pas le cabaret et le champ de foire n'est pas juge des ennuis qu'ils consolent. Nous voyons la misère, et elle nous semble horrible; nous ne voyons pas la psychologie du misérable qui la rend je ne dis pas légère, mais normale, comme la jalousie l'est à certains amants, lesquels, somme toute, aiment mieux en souffrir que de ne pas aimer. Il y a des malades qui s'ennuient de guérir; des affligés qui pour rien au monde ne renonceceraient à leur grief. Le chagrin n'est pas si noir qu'on le peint; il a ses douceurs.

Mais il y a des gens plus à plaindre que les malheureux : il y a les irréels.

Ceux d'abord qui se reconnaissent tels. Quelque chose s'interpose entre eux et la réalité; ils rient et c'est l'écho d'un rire, ils pleurent et c'est un mirage de larmes; ils voudraient aimer et ils n'étreignent que

des ombres ; ils semblent marcher parmi les vivants et ils errent dans les limbes ; ils parlent et on s'étonne de leur voix contrefaite. Corrects, ils accomplissent toutes les cérémonies, pour faire semblant de vivre ; et il n'y a peut-être pas de misérable dont ils n'envient le sort.

Ensuite, les irréels qui cachent leur secret, comme les pauvres honteux cachent leur misère, et qui essayent de se tromper eux-mêmes. Ils se démènent, ils s'intéressent, ils se rendent utiles ; c'est même une spécialité qu'ils ont ; ils sont acharnés à se rendre utiles. Ils s'excitent, s'enfièvrent et se passionnent. Encore une spécialité, celle-là : ils sont les passionnés. Ils se le figurent du moins, parce qu'ils s'attachent à une entreprise et en veulent à tout prix la réussite. Preuve certaine qu'il ne s'agit que d'un simulacre de passion.

Le succès compte pour peu de chose

dans la passion véritable. Elle ne se décompose pas en effort et en salaire; elle est son propre salaire. Elle est toute une; c'est une route qu'on suit parce qu'on ne peut pas faire autrement; on est né pour y marcher; elle n'a pas de but; elle est sans fin, et ce que le faux passionné appelle le succès n'est pas un point d'arrivée, c'est un point de départ comme l'étape de la veille. Le conquérant n'arrive jamais; l'artiste n'arrive jamais; l'amant n'arrive jamais, quelque triomphant qu'il soit, et si c'est au plaisir que vous songez, Don Juan lui-même n'achève pas sa liste.

« Mourir avant d'avoir réussi », — ce ne sont pas les passionnés qui parlent ainsi, ce sont les infatués. Ils n'aiment pas la chasse, ils aiment le gibier, un gibier dont la valeur est déterminée par tout un système d'opinions. Or la concentration que suppose ce groupement d'idées crée iné-

vitablement une personnalité artificielle, dont la gloire et la défaite sont également illusoires.

Malgré son ardeur et ses émotions, l'infatué est aussi irréel que le cérémonieux. Il manque aux deux la tranquille acquiescence à leur propre nature; tous deux veulent vivre de sensations qu'il conviendrait qu'ils éprouvassent, et l'un ne sent rien parce qu'il ne parvient pas à se duper, et l'autre qui y parvient grimpe à l'assaut d'autant plus vite qu'il a peur d'entendre craquer sous lui son échafaudage d'illusions. Ce sont les forçats de l'âme factice, les victimes de l'unité élaborée dans la conscience et réduite à une ordonnance systématique de souvenirs.

Est-il besoin de le redire ?

Des êtres très simples et très vivants veulent le bien d'autrui ; des êtres que tout le monde aime, aiment la gloire. Ils ont

l'instinctive bonté qui vient en aide à autrui ; et leur pensée se complaît, dans les heures de loisir, au résultat probable de leur zèle. Ils ont des talents qui demandent à grands cris libre carrière, et parfois ils songent, entre deux élans, qu'ils courent vers les régions où les lauriers poussent pour quelques-uns, peut-être pour eux, peut-être pour d'autres, au gré du destin et peu importe ; et tant mieux tout de même si c'est pour eux.

Chaque aptitude réelle a son accompagnement de songes, et ces songes peuvent apporter des murmures flatteurs ou se draper d'arguments utilitaires. Il n'y a pas de mal à cela, c'est jeu d'enfant, distraction, repos. Flatteurs ou utilitaires, ces songes ne comptent pour rien dans le talent de l'homme doué ou la bonté de l'homme secourable. Ce qui compte c'est la perception délicate, c'est la sensation qui se suf-

fit à elle-même sans autre récompense que ses prolongements infinis et le murmure très doux de ses échos roulant jusqu'aux pieds des dieux. Cela est vrai des talents des plus humbles, des aptitudes les plus simples, et des dons de sympathie modeste dont le monde n'entend jamais parler. Ainsi vivent les ignorants et les insoucieux, pauvres gens qui se passent comme ils peuvent du luxe d'une âme fictive. Leur conscience peut être comparée à un haut plateau où rien ne se passe, sauf un peu de musique, madrigaux, cantates ou chansons de guerre. Les travailleurs, je veux dire les désirs, sont en bas dans les vallées, séparés les uns des autres par de grands murs de rocher; ils sont sur les contreforts perdus dans les brouillards; ils parlent des langues différentes, ils ne portent pas le même costume, ils ont d'autres occupations, d'autres mœurs, d'autres lois. Mais

ce sont les enfants de la même montagne ; ils la connaissent bien et se sentent apparentés en elle. Il n'y a pas un hameau qui n'ait son représentant sur le plateau. Ce sont les adorateurs délégués ; et ils sont là, dans les régions de la claire conscience, afin que les chansons traditionnelles de mille vallons obscurs montent droit vers le ciel, — non pour qu'elles se confondent en une seule. Surtout ils ne sont pas là pour légiférer.

L'âme saine n'a pas de loi. A demi inconsciente, jamais en possession entière d'elle-même, diverse, inconséquente, contradictoire, elle tend instinctivement à une pluralité de cultes.

Si nous n'y tendons pas tous, c'est que la sensation s'est écourtée en nous. Nos instincts ne nous suffisent plus parce qu'ils ne plongent plus dans le divin : aussitôt la réalité cesse d'être belle et on se rattrape

sur la pensée de ce qui devrait être. Il faut alors une faculté maîtresse, une conception systématique, un Moi unitaire, rationnel, moral ou civique, un but et la marche vers ce but, le devoir, le progrès, — toute l'horreur de la civilisation moderne telle qu'on nous la sert en théorie. Il faut dire qu'elle date de loin, la théorie de la civilisation moderne. On en trouve la formule dans le Pentateuque. C'est une consolation; les vieux dangers effrayent moins. Le troisième chapitre du Livre de l'Exode raconte ce que dit à Moïse la voix du Buisson Ardent. Elle lui dit: « Ote tes souliers. » Et il les ôta. Puis elle lui dit : « Maintenant remets-les et conduis mon peuple vers la Terre Promise. » Il obéit et cela ne servit à rien.

Evidemment Moïse entendit de travers. La voix lui dit : « Ote tes souliers ou garde-les, comme tu voudras, car des Buissons

Ardents tu en trouveras à chaque pas. Je ne suis pas Celui qui est, je suis Ce qui est, et la terre que foule mon peuple est partout sacrée. » Mais le rédacteur du Décalogue ne comprit rien à ce discours.

Voici que, lasse des injures dont je l'abreuve, mon âme fictive s'est insurgée : « Si je suis la menteuse, du moins j'existe, et ne fût-ce que comme engin de malfaisance, je fais partie de la réalité que vous prétendez adorer. Vous acceptez la misère et le crime : moi seul je suis repoussée. Vous me traitez d'idéologue ; mais quel nom conviendra-t-il de donner à ceux qui proposent de me supprimer ? Car jamais les hommes ne se sont passés de moi et vous savez bien que votre paganisme n'est pas celui de l'histoire. Il y a toujours eu des lois et des devoirs et une convention généralement acceptée qui de tout temps a fait louer tel genre de vie et blâmer tel

autre. Chaque époque a eu ses triomphateurs et ses humiliés — son programme, par suite, et sa notion du mieux et du pire. Vous-même qui me condamnez, vous m'appelez sans cesse à votre secours. Sans cette concentration, que vous haïssez, que ferez-vous? vous n'arriverez même pas à dire votre haine. Vous vous dissiperez, vous vous dissoudrez, vous mourrez; et c'est déjà beaucoup, mais ce n'est pas tout; il ne serait pas non plus superflu de vivre et c'est à cela que je suis utile. Votre âme fataliste vous émancipera, votre âme désireuse vous ravira. Moi seule je déciderai entre vos diverses tendances et vous lancerai en avant dans une direction. Si c'est au prix d'une illusion, source de mille douleurs, qu'importe? payez; souffrez; et vivez. Si je suis l'âme fictive, je suis l'indispensable fiction et le mensonge fécond en regard des stériles vérités. »

Deux points sont à noter dans ce discours trompeur. Il faut s'entendre sur le culte de la réalité et sur la nature de cette indispensable concentration qui crée une personnalité irréelle par l'acte même qui rassemble nos idées en un faisceau.

Accepter la réalité ne signifie pas s'incliner respectueusement devant tout ce que nous voyons; cela signifie écarter les hallucinations et s'incliner devant ce qui reste. Il serait difficile de soutenir que la misère, le crime, la maladie et la mort, sont des hallucinations. Et il en est de même du bonheur, de la vertu de la santé et de la vie.

Toutes choses à accepter, c'est-à-dire à adorer par ceux qu'elles concernent directement. Nous ne demandons pas au mourant de se cramponner à la vie, ni à l'homme sain de désirer la maladie, ni au vertueux de se jeter dans le crime, ni au

criminel de singer la vertu. Nous demandons à chacun de sentir la nécessité du rôle qui lui incombe et d'en honorer la silhouette éternelle par delà le délice ou l'amertume dont elle s'enveloppe en lui. C'est le culte de la réalité; pour le pratiquer nous sommes forcés d'écarter, comme visions de cerveaux malades, les jugements qui, au nom de quelque synthèse rationnelle ou dans l'intérêt de quelque unité de plan agréable à l'imagination, contestent à n'importe laquelle de nos sensations profondes ses origines sacrées.

Entre la terre et le ciel nos faiseurs de systèmes interposent leur pays des règles toutes faites, et chaque chose y a sa place et chaque chose y a sa valeur, et rien n'y est chose réelle. Sans doute, on peut dire que cette tendance est invétérée et qu'à toute époque le catégorique impératif essaye de se substituer au catégorique indicatif.

Soit. Si c'est un fait, nous l'accepterons sans accepter les conclusions de l'idéologue, comme nous acceptons l'alcoolisme tout en traitant d'hallucinations les souris rouges du *Delirium tremens*.

Reste la question capitale : celle de la concentration indispensable et du Moi imaginaire qu'elle traîne à la remorque. S'il est vrai, et je ne le conteste pas, que nous sommes d'infatigables rassembleurs, sans cesse occupés à ramasser nos impressions, nos pensées et nos souvenirs, comme on rapproche des rayons solaires dans le foyer d'une loupe; si en outre il est vrai, et je ne le conteste pas davantage, que cet effort synthétique est accompagné d'un renforcement du Moi, pourquoi parler d'une âme fictive? pourquoi ne pas voir dans la personnalité consciente l'aspect interne du principe créateur : une révélation directe du Logos qui, en nous comme

au dehors, ordonne et coordonne toutes choses?

Parce que les synthèses valables sont partielles et locales. Jamais nous ne nous concentrons tout entiers. Nous nous absorbons momentanément dans une attention spéciale et nous disons moi; tout à l'heure ce sera une autre attention et un autre moi. Où est le champ de lumière qui réunit ces deux foyers? J'ai peine à me représenter l'acte de conscience qui embrasse à la fois la personnalité du duelliste calculant à un centième de seconde le temps d'un dégagement, et celle de l'amant oublieux du danger, indifférent à la mort. « Non, ce n'est pas l'alouette »... Les deux sont pourtant un seul homme; mais ils s'ignorent réciproquement en ces heures d'acuité.

Je vois une variété de foyers d'attention; je vois une personnalité s'élaborant dans

chacun de ces petits systèmes centralisés, c'est-à-dire une pluralité d'âmes en chacun de nous; je n'en vois pas la confédération consciente. Le lien qui relie ces divers faisceaux reste occulte, il échappe à l'attention concentrée comme la ligne enveloppante refuse d'être contenue dans la ligne enveloppée. Dire de toutes ces synthèses locales qu'elles témoigent d'une même force parce que toutes elles impliquent l'effort de coordonner et de subordonner et que, par suite, elles sont autant d'expressions d'un même principe, c'est se payer de mots. Le principe en question n'est qu'un terme générique si vague que les réalités les plus opposées s'en accommodent indifféremment. Dans un Dialogue qu'on pourrait soupçonner d'ironie, Hume s'applique à prouver que la morale est essentiellement la même chez tous les peuples et à toutes les époques parce que, de quelque façon que

s'y comportent les gens de bien, — qu'ils honorent ou condamnent l'infanticide, l'inceste, l'assassinat politique et autres pratiques discutables — c'est toujours l'amour du bien qui les mène. Il est très joli, le calembour conceptuel. Par amour du bien vous tuez vos enfants et par amour du bien je vous désapprouve. Il est clair que nous sommes d'accord. Embrassons-nous. Les enfants ne comptent pour rien là-dedans. Et s'ils ne sont pas satisfaits ils n'ont qu'à se plaindre au Logos qui nous inspire également tous deux. Qui ne voit que c'est là l'important? Les Sociétés où nous vivons sont diversement organisées; nos pensées sont diversement groupées; nos sensations sont diversement ordonnées, si bien que vos goûts me font horreur, que mes admirations excitent votre mépris et que nos actions sont dirigées en sens contraire : bagatelle que tout cela. Il

y a organisation, groupement, ordonnance et direction de part et d'autre. Donc nous sommes soumis à la même loi que nous devons sentir en nous comme l'essence de notre personnalité multiple, l'âme de nos âmes autonomes.

Elle manque un peu d'étoffe, cette âme des âmes, mais on lui en fournira, et comme il ne s'agit, somme toute, que d'une glorification de la synthèse, c'est la synthèse en vogue qui l'étoffera selon la mode du jour. La Loi unique sera tour à tour chrétienne, rationaliste, évolutionniste ou démocratique. En ce moment elle est peut-être commerciale. Le Logos s'est fait commis voyageur de la civilisation moderne et promène autour du globe ses échantillons de marchandise allemande ou américaine. Saluez. C'est l'âme d'une époque qui passe; et saluez comme on salue les morts : c'est une âme fictive.

Vous avez la vôtre, comme l'époque a la sienne. J'ai beau savoir qu'elle n'est qu'un spectre, je la retrouve en moi. Pourquoi, quand elles ont fini leur tâche quotidienne, ne dorment-elles pas tranquillement, mes trente-six petites âmes? Elles savent pourtant qu'elles sont cantonnées à perpétuité, chacune chez elle, qu'elles parlent des langues différentes, qu'elles ne s'entendront jamais et que cela est bien ; elles ont confiance dans l'unité inconsciente qui les relie et qui fait que je peux parler d'elles toutes ensemble comme de mon âme désireuse, et tant qu'elles sont éveillées elles ne songent qu'à leurs propres affaires, insoucieuses les unes des autres. Mais leur sommeil est agité de rêves; des buées de souvenirs s'élèvent de toutes parts; des formes vaporeuses se rapprochent et des mains faites pour s'ignorer cherchent à se joindre en cercle jusqu'au chant du coq.

« Nous allons opérer la synthèse des synthèses ; nous ne voulons plus les trente-six groupes autonomes maintenus par la force des choses en une ligne qui s'ignore ; nous voulons la personnalité une, totale et consciente. »

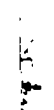
Ah ! la fatale évocation au clair de lune ! Je suis comme ces esprits forts qui, le jour, ne croient ni à Dieu ni à Diable, mais qui, la nuit, ont peur en passant par le cimetière. Je sais que mon unité spirituelle n'est qu'un pauvre fantôme qui se promène à la surface de mon cerveau ; et cependant il s'y promène, parasite odieux qui me fait ressentir sa dignité de magister, ses ambitions de pantin vaniteux et ses rhumatismes de spectre sentimental. Seuls, les très simples sont purs ; seule, la multitude est indemne des ravages de la basse culture. Nous qui rentrons repentants dans la foule, nous remercions

l'ignorance des secours qu'elle a bien voulu nous prêter et nous nous purifions de notre mieux dans les eaux lustrales de l'oubli, mais le péché d'irréalité n'est pas entièrement effacé; nous restons plus ou moins frottés de bourgeoisie. A nos heures de faiblesse le vieil épouvantail d'une conscience directrice fait illusion dans la brume. Le programme se fait câlin pour nous dire : « Si je ne vaux rien c'est que vous ne m'avez pas rédigé » ; le Système étend vers nous ses tentacules de pieuvre, et le vieux visage de la Doctrine se colore d'un semblant de jeunesse pour nous murmurer : « Enseigne », alors qu'il est de toute nécessité de se taire ou de chanter.

C'est ce qu'a toujours fait et ce que fera toujours l'humanité prise en masse. Elle dit ses peines et ses joies, ses aventures et ses rêves ; ce sont autant de chansons. Elle dira ses pensées quand elle saura les chan-

ter; en attendant, elle ne les dit pas de crainte d'enseigner. Elle sait que les bords des mots sont enduits de glu et que dès qu'on ne les lance plus sur les ailes de la musique, ils se collent ensemble en système. Et elle ne veut pas de système.

Quelle qu'ait été la Loi unique qu'on lui a proposée, elle a pensé à autre chose. On lui a offert le Paradis et elle s'est gratté l'oreille. Les sublimes lumières de la Raison ne l'ont pas attirée. Le plus grand bien du plus grand nombre l'a vivement ennuyée. Le combat pour l'Existence et la Sélection naturelle ne lui ont pas procuré cette satisfaction intime qu'on en pouvait légitimement attendre. Elle n'a pas trouvé que courir aux urnes lui réchauffât extraordinairement le cœur. Elle ne veut même pas se faire des rentes, la misérable! On augmente les gages des ouvriers; et ils font voler des bouchons de champagne.



Le bouchon a ce grand avantage qu'il n'a pas besoin de système pour voler. Le cœur non plus. Il suffit d'un sourire pour l'y engager.

Les simples sensations délicieuses, parfaites en elles-même, éparpillées, discontinues, ne conduisant à rien, réfractaires à toute organisation et, par suite, je veux bien le croire, complètement inutiles, c'est elles qu'il faudrait louer. Nobles ou vulgaires, peu importe; ce sont elles qui rendent la vie tolérable. Mettez, d'un côté, dans la balance, toutes les douleurs de l'humanité, la maladie, la faim, les cœurs meurtris, les déboires, les privations et les deuils; mettez, de l'autre, la théologie, la philosophie, l'économie politique, la démocratie et les caisses d'épargne; ou mettez, si vous voulez, un brin de paille, l'effet sera le même. Vous pouvez vider le plateau; il y a autre chose à y mettre, et celui

des douleurs sera le plus léger. Rien de bien imposant; une menue grenaille qui ne mérite pas l'attention des esprits sérieux. Des vétilles, pour ainsi dire, comme le plaisir animal de l'effort musculaire et la bonne fatigue qui le suit; la pipe allumée à l'heure du repos; le verre de vin; l'éclat de rire; le baiser; le bout de causette chez la voisine; les moineaux qui prennent leur bain de poussière dans la route, le merle qui siffle dans un buisson; l'odeur de la terre labourée; les herbes qu'on brûle dans un champ; la profondeur du ciel et la splendeur du couchant; la joie de voir, d'entendre et de toucher, de manger, de boire, de dormir et de se réveiller, l'allégresse des yeux qui s'interrogent, des corps qui s'étreignent, des reins qui fécondent et des flancs fécondés. Des inepties comme vous voyez, des satisfactions de prolétaires; des jouissances d'ignorants.

Oui, et ce sont encore elles qui pèsent le plus lourd dans la balance des peines et des joies. Ajoutez, en seconde ligne, les talents pour ceux qui en ont et les aventures pour ceux à qui elles arrivent.

Ajoutez tout ce que voudrez où n'entre aucune doctrine, et qui ne se rattache à aucun plan. N'ajoutez que des choses immortelles pouvant convenir à des êtres rudimentaires. Je parle comme un enfant à des hommes d'esprit très mûr. *Maxima pueris debetur reverentia* : laissez-nous nos songes enfantins. Laissez-nous croire que la vie est très courte et en grande partie illusoire; d'autant plus illusoire qu'elle est plus compliquée. Ayez compassion de nos faibles intelligences qui n'estiment évidemment, à leur juste prix, ni l'importance de vos travaux ni celle de leurs récompenses. Votre gloire même nous semble un peu brève. Nous sommes

les amants de l'éternité, et entre elle et nous nous ne voyons que ce à quoi vous tenez le plus : l'âme consciente et personnelle. Nos sensations ne meurent pas, car elles ne sont pas en nous, c'est nous qui sommes en elles. Nous sommes les colonnes de poussière qui s'élèvent et tournoyent au carrefour des vents, et peu nous importe où la colonne s'abat, car les grains de sable sont incorruptibles et déjà le vent a repris sa course.

Fils respectueux de l'obscur Destin, nous décrivons le parcours qui nous est prescrit, et rien ne change pour nous ni en bien ni en mal; les dieux habitent notre âme païenne.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres. Pages.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt mars mil neuf cent deux

PAR

DESLIS FRÈRES

A TOURS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

POITIERS. — IMP. MARC TEXIER